LA RÉVOLUTION DE PARIS

2e impression 2016
© Wildproject 2014
Editing : B.L.

Direction artistique Wild Studio

Photographie de couverture © Camille Fallet. Extrait de l'ouvrage *The Greater Paris Landscape Manual* réalisé dans le cadre du 30e anniversaire des Ateliers internationaux de maîtrise d'œuvre urbaine de Cergy-Pontoise « Révéler et mettre en scène le paysage des métropoles ». Lieu de prise de vue : route de l'Europe (D902) à Gonesse (95).

Autres crédits photographiques : voir fin de l'ouvrage.

ISBN 978-2-918-490-593
Imprimé en France sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
Dépôt légal janvier 2016

PAUL-HERVÉ LAVESSIÈRE

La Révolution de Paris

Sentier Métropolitain

Avant-propos de Baptiste Lanaspeze

"tête nue"

ÉDITIONS WILDPROJECT

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos de l'éditeur
Le grand corps du petit Paris.....13

Avertissement de l'auteur
Le sentiment géographique.....21

Premier voyage
DE SAINT-DENIS À CRÉTEIL.....25

Deuxième voyage
DE CRÉTEIL À VERSAILLES.....89

Troisième voyage
DE VERSAILLES À SAINT-DENIS..... 135

Annexes..... 185
Bibliographie
Crédits photographiques
Remerciements

Il y a plus balourd qu'un provincial à Paris :
c'est un Parisien en banlieue.

François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*

Dame Eboshi : Pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? Dis-moi quelles sont tes intentions.
Ashitaka : Porter sur le monde un regard sans haine.

Miyazaki Hayao, *Princesse Mononoké*

Avant-propos de l'éditeur
Le grand corps du petit Paris

« Parfois, j'en ai assez de prier avec ma tête,
alors je marche, pour prier avec tout mon corps. »
– Lylia ***, Nogent-sur-Marne, 2013

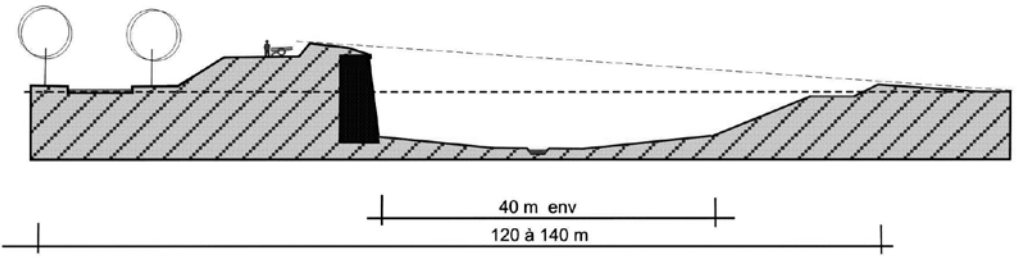
Un peu comme une tête sans corps, le Parisien municipal, *intra-peripheros*, n'occupe qu'une minuscule part de l'immense ville qu'il ignore habiter, et qu'on appelle aujourd'hui « métropole ».

Les limites de la commune de Paris (les vingt arrondissements) correspondent aux anciennes fortifications, construites au milieu du 19e siècle. Une délimitation un rien datée de l'immense ville qui, aujourd'hui, englobe, nourrit, porte, transporte et supporte ce qu'on peut appeler « le petit Paris ». Cette mégaville vingt fois aussi étendue que lui, le petit Paris a l'originalité de continuer à l'appeler « banlieue » ou, mieux encore, « quartiers ».

Pourquoi la tête ne reconnaît-elle plus son corps ? Pourquoi le passé n'est-il pas passé ?

La frontière du périphérique correspond donc à la ceinture des fortifications voulues par le président du Conseil Adolphe Thiers en 1841 pour défendre la ville contre d'éventuelles attaques étrangères. Très ironiquement, elles furent finalement utiles aux Prussiens pour faire le siège de Paris en 1870, avant de servir dans

Schéma de coupe
de l'enceinte Thiers. D.R.

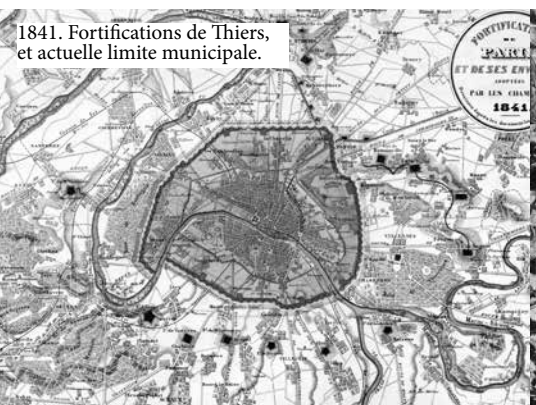


la foulée au même Thiers à assiéger et réprimer la Commune. Trente ans après les avoir initiées, Thiers organisa ainsi depuis ces murailles, en 1871, l'exécution de 6 000 à 7 500 Français.

L'homme qui a enceint Paris lui aurait-il transmis quelque tare ? Emblème de l'homme politique qui marche sur le peuple, Thiers est présenté par Clemenceau comme « le type même du bourgeois cruel et borné qui s'enfonce sans broncher dans le sang », et par Marx comme n'ayant été « conséquent que dans son avidité de richesse, et dans sa haine des hommes qui la produisent[1] ». Réciproquement, on a pu voir dans la Commune de Paris une tentative de « réappropriation populaire de l'espace urbain[2] » après la reconstruction générale haussmannienne (à des fins hygiéniques, sociales, policières) qui avait signé la fin du Paris populaire, et qui forme encore aujourd'hui la trame dominante du paysage petit-parisien au physique comme au moral.

Que faire de l'espace rendu disponible au début du 20e siècle par la destruction annoncée des fortifications ? Dans le prolongement de la consultation de 1919 sur l'« extension de Paris », un consensus se dégage dès les années 1920 en faveur de la création d'une ceinture verte accueillant tout autour de la ville des parcs et des habitations à bon marché (HBM), de façon à augmenter la porosité entre le Paris communal et les villes alentour[3]. Mais la Seconde Guerre mondiale et l'irruption des véhicules automobiles à moteur firent perdre la main aux urbanistes en faveur des ingénieurs ; et en fait de ceinture verte, ce furent les deux fois

1. Karl Marx, *La Guerre civile en France*, 1871.
2. Jacques Rougerie, *La Commune de 1871*, Puf, « Que sais-je ? », 1988.
3. Simon Texier, *Paris contemporain*, Parigramme, 2012.



1841. Fortifications de Thiers, et actuelle limite municipale.

1919. Projet de Léon Jaussely pour le concours sur "l'aménagement et l'extension de Paris".

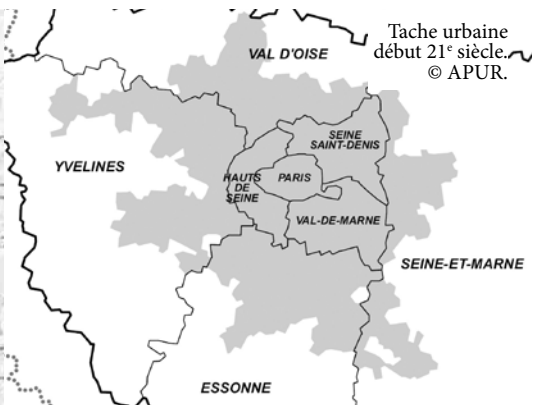
quatre voies du boulevard périphérique qui reprirent et épaissirent les fortifications de Thiers, séparant soudain pour des décennies ce qu'on avait lentement convenu de relier.

Les nécessités de la circulation automobile ont retranché Paris dans ses limites du 19e siècle, au lieu d'étendre sa nouvelle ceinture un peu plus loin, vers le 21e siècle. L'automobile a consommé le crime de Thiers ; à un siècle d'écart, la comédie de la voiture a rejoué la tragédie de la Commune. Le macrovillage de Paris, ainsi enfermé dans le carrousel infranchissable de son million de véhicules par jour, pouvait désormais devenir un musée.

En dépit de sa monumentalité, le périphérique ne présente cependant pas la même imperméabilité en dehors qu'au-dedans, un peu comme la fibre technique des blousons de randonnée Gore-Tex®. Si les petits Parisiens ignorent ce qui est au-delà du périph', les Parisiens de l'extérieur savent en revanche très bien qu'ils sont parisiens.

C'est d'autant plus embêtant que le petit Paris est le lieu quasi-exclusif de production des représentations nationales ; le paysage mental de toute la nation est ainsi enclos dans le petit cercle. Avant de partir en chemin, il nous faut évoquer un instant ce *paysage médiatique* (et en particulier la télévision), car c'est ce monde parallèle, omniprésent et ubiquiste, que ce livre invite à remettre à l'arrière-plan, le temps d'une marche. Pour quelques jours, nous avons envie d'arrêter d'être nulle part, de sortir du flux tiède des « informations » quotidiennes plus ou moins spectaculaires, pour aller recueillir nous-mêmes sur place quelques miettes de réalité brute et ordinaire. Pour nos contemporains, et pour les futurs historiens.

1960. Les 32 arrondissements de la petite couronne (75 92, 93, 94), un espace urbanisé dès le 19e siècle. *Plan de la banlieue de Paris*, 1960.



Tache urbaine début 21e siècle. © APUR.

Nous oublions en général de nous étonner qu'il y ait partout en France des « élus locaux », mais pas à Paris[4]. La France est un *territoire*, que l'on aménage, mais Paris ne serait pas un territoire ; cet espace géométrique hors sol traversé par de grands axes monarchiques monumentaux, ne serait pas un lieu, et ne serait pas « en France » ; depuis ce centre, qui est aussi le siège du pouvoir politique, économique et médiatique, on engendre la réalité. Paris est entouré de lieux et de banlieues, mais elle flotte quant à elle dans un espace minéral, un espace pur, un espace intemporel d'idées et de symboles qui aurait pour fonction de produire l'Histoire. Paris, c'est la nation ; ou plutôt, c'est une perpétuelle tentative d'accaparement de la nation par quelques centaines de personnes qui, resserrées toutes ensemble sur un espace physiquement minuscule, parviennent à se débrouiller pour que le cercle ne s'élargisse pas trop.

Eh bien, le cercle doit s'élargir.

Car la ville de Paris, ce n'est ni l'intra-muros, ni les neuf premiers arrondissements, ni le musée du Louvre, ni la borne de Notre-Dame de Paris qui marque le point zéro des routes de France. Si Paris est bien un système urbain continu de plus de 10 millions d'habitants et de plus de 2 000 kilomètres carrés – la plus grande métropole européenne juste devant Londres –, le centre de Paris, c'est en réalité le territoire qui correspond à l'ancien « département de Paris » (créé en 1790), c'est-à-dire de

4. Michel Samson, communication personnelle. La contrepartie positive étant que, sans même y vivre, chacun peut dire de Paris tout le mal qu'il veut, sans en être le moins du monde inquiété – ce qui n'est pas le cas dans toute autre ville de France (Jean Rolin, communication personnelle).

l'ancienne Seine (divisé en 1964 en 75, 92, 93, 94). Et la meilleure façon de découvrir le grand centre-ville de cette immense métropole, c'est donc d'arpenter cette petite couronne, de parcourir ce grand cadran, d'explorer cette rose des sables – de faire la révolution de Paris. On n'est certes plus du tout dans l'hypercentre touristique, mais on est pourtant encore bien loin des véritables confins de l'aire urbaine ; on n'est pas « à l'extérieur de Paris » : on est en plein cœur de l'aire métropolitaine, dans ce qui était encore banlieue il y a un siècle, mais qui présente depuis plusieurs décennies le bâti continu de l'espace urbain.

Dans ce tracé, conçu et dessiné par le jeune géographe-urbaniste Paul-Hervé Lavessière, le centre de Paris passe par Saint-Denis, Créteil, Versailles, et la trentaine de communes qui les relient. Voici ce qui s'appelle marcher *à travers Paris*.

Marcher à travers Paris est une action physique qui entraîne plusieurs effets moraux, dont celui de mieux ajuster nos idées à la réalité. L'un des résultats qu'on peut en attendre est une meilleure coopération entre la tête et les jambes, entre le poste de commandement et le corps social. Il s'agit donc d'une thérapie ; ça va mieux après qu'avant. Tout a soudain un petit parfum de bien-être, de liberté et de renaissance. Un nuage de fumée d'idées fausses se dissipe, et la réalité apparaît dans son intensité prosaïque singulière.

Marcher à travers Paris, on peut le reporter sans fin – jusqu'au moment où on le fait. On est alors scandalisé de ne pas l'avoir fait plus tôt, on ne comprend pas comment on a pu attendre si longtemps. Dans ces histoires de territoire, il est au fond question de nous-mêmes, de notre propre intériorité. Il s'agit de faire

coïncider notre corps et le monde. Ce monde que nous habitons, il n'est pas « en dehors » de nous ; entre notre corps et son milieu, il y a continuité. Ce monde environnant, dont nous sommes issus et que nous co-construisons, cette réalité indissociablement écologique, symbolique et technique, est notre « corps médial », selon le néologisme du philosophe-géographe Augustin Berque. Rien ne nous est plus intime que le monde « extérieur ».

Un samedi matin de février 2013, tout près du dernier pavillon Baltard, dans l'église copte de Nogent-sur-Marne où nous avions fait irruption avec nos sacs à dos, j'avais échangé un instant avec une femme égyptienne d'une quarantaine d'années, dans cette atmosphère de confiance qui règne, non entre deux citoyens, mais entre deux enfants de Dieu. Après quelques instants de discussion où je répondis à sa curiosité en expliquant que nous étions en voyage dans une sorte de pèlerinage urbain, elle me confia qu'elle était aussi une marcheuse passionnée.

« Je pars de chez moi, à Montgallet, à l'aube, juste avec une bouteille d'eau, et je marche tout droit, tout droit, vers Vincennes et au-delà, pendant des heures. Et je viens jusqu'ici. Et je prie en chemin, avec tout mon corps. Parfois, j'en ai assez de prier avec ma tête, alors je marche, pour prier avec tout mon corps. »

La métropole est certes un chantier d'aménagement, mais elle est aussi une révolution culturelle et morale. Plus encore, il est possible qu'elle interroge si profondément nos valeurs, notre roman national et notre constitution interne qu'elle soit aussi une révolution spirituelle. Et ce ne fut pas l'un des moindres charmes

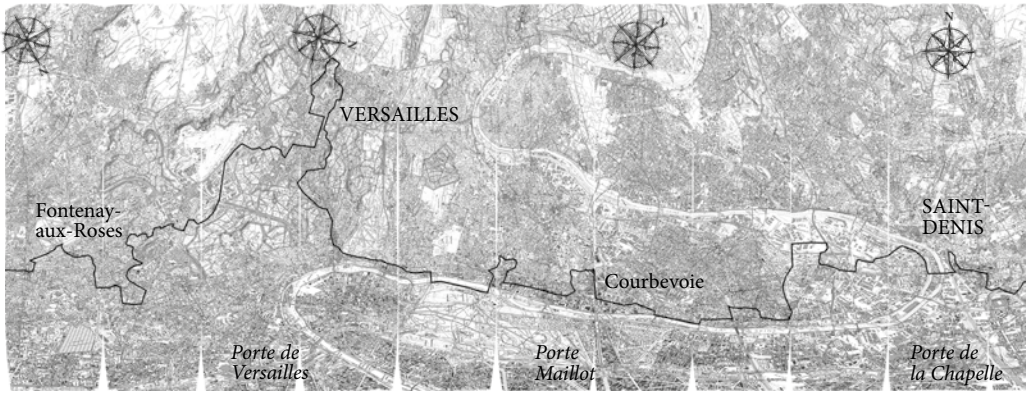
de ce voyage à pied que de frôler ou d'entrer, plusieurs fois par jour, dans des lieux de culte qui venaient donner à notre marche son rythme, sa respiration et sa résonance.

Le voyage n'est pas une chose mentale. Il ne suffit pas de lire le livre. C'est l'orgeuil des grandes villes de croire que les bibliothèques peuvent épuiser le monde. Non, il ne suffit pas de comprendre, ni de penser. Il faut marcher. Comme dans l'histoire de Denis, le saint céphalophore de Paris, la tête doit maintenant partir chercher son corps. Notre révolution n'est pas une décollation de la capitale, mais plutôt une recollation. Notre travaillons à l'aiguille à coudre, pas à la guillotine.

Aussi commençons-nous notre couture capitale là où le premier évêque de Paris décapité a achevé, dit-on, sa promenade surnaturelle : devant la basilique érigée en l'honneur de son martyre, au point où il prit fin, là où le corps sans tête s'écroula.

Ce sera tout pour les grands mots ; on peut maintenant s'engager en toute confiance dans le récit des lieux et la géographie des faits, s'en remettre à la « ligne claire » du récit de Paul-Hervé Lavessière. Pour ma part, je n'ai pas souvent vu de guide aussi juste et de compagnon de route aussi sûr.

Baptiste Lanaspeze


VERSAILLES
Fontenay-
aux-Roses
SAINT-
DENIS
Courbevoie
Porte de
Versailles
Porte
Maillot
Porte de
la Chapelle

Avertissement de l'auteur
Le sentiment géographique

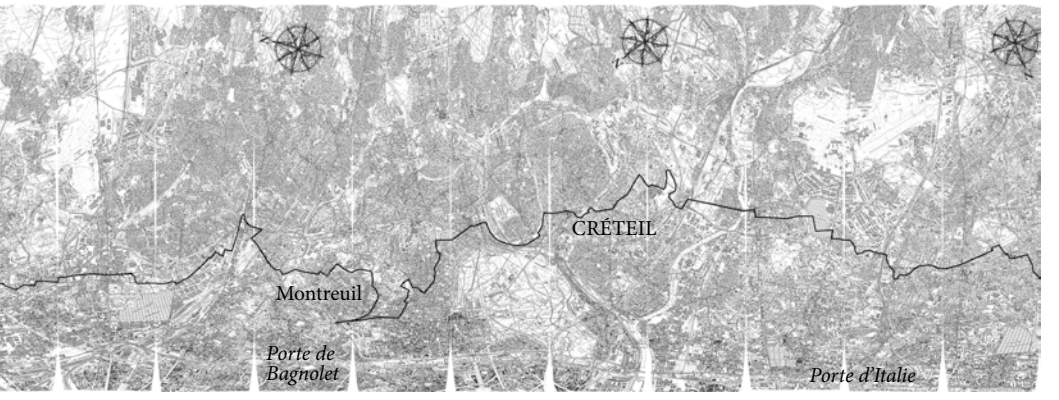
Connaître des lieux, savoir les situer les uns par rapport aux autres et en tirer un certain plaisir : voilà à quoi pourrait se résumer notre expérience de marche métropolitaine. Un plaisir mental : je sais où je suis, où je peux aller et tous ces endroits me racontent des choses. Et un plaisir physique : on se sent si bien après une journée de marche.

Pour découvrir une grande ville, on peut suivre un itinéraire touristique déjà existant. Ou bien réaliser soi-même son propre chemin. Pour cela, on dispose d'outils numériques (Google Earth, smartphone, etc.) et d'outils plus traditionnels (la bonne vieille carte IGN).

La marche métropolitaine, c'est l'anti-dérive de Guy Debord. On ne cherche pas à se perdre, bien au contraire, on veut comprendre, savoir où l'on est, où l'on va, tout cela porté par le rythme poétique de la marche. Pas de concept compliqué, on relie simplement un point de départ et un point d'arrivée. Et si la distance est telle qu'elle nécessite plusieurs jours de marche, alors on dort sur place, à l'hôtel ou chez l'habitant.

À Marseille, sur le GR®2013, j'ai marché trois jours, avec deux nuits à l'hôtel. À mon retour, j'avais apprivoisé Marseille.

Que se passe-t-il au-delà du périphérique parisien ? Dans les trois départements de la petite couronne (92, 93, 94) vivent 4,5 millions d'habitants. C'est deux fois la population du Paris



intra-muros. Avec tant de monde, il doit forcément se passer des choses.

Observons les plans, les cartes, les images satellite : on distingue des autoroutes, des gares de triage, des zones industrielles, des pavillons, des pavillons et encore des pavillons. Ah, un quartier de tours et de barres. Des HLM sans doute, les fameux quartiers sensibles que j'ai vus au JT. Il y a aussi pas mal de verdure, des parcs. Je repère aussi des églises. Sur les cartes historiques, on voit très bien le Paris intra-muros d'aujourd'hui et puis autour, des villages, des bourgs.

Il ne reste plus qu'à dessiner : je trace trois itinéraires formant lorsqu'on les assemble un drôle de triangle entre Saint-Denis, Créteil et Versailles. Chaque itinéraire fait une quarantaine de kilomètres et devra donc se faire en deux jours avec une nuit à l'hôtel. Ainsi nous marcherons autour de Paris sans pour autant contourner la ville. Je pense souvent au passant qui me demanderait : « Mais vous venez d'où ? Vous allez où ? Ah, vous faites le tour de Paris ? » Je pourrai lui répondre : « Eh bien… oui et non ! Nous venons de Saint-Denis, et là, nous allons à Créteil. Disons que nous marchons plutôt à travers Paris – à travers le Grand Paris[5]. »

L'équipement est simple : une paire de chaussures confortables, un sac à dos, un peu de monnaie, une carte IGN et éventuellement un smartphone, sur lequel on charge l'itinéraire (fichier .kml) tracé dans l'application cartographique gratuite Google Earth.

5. « À travers Paris » est le nom d'une association de marche urbaine.

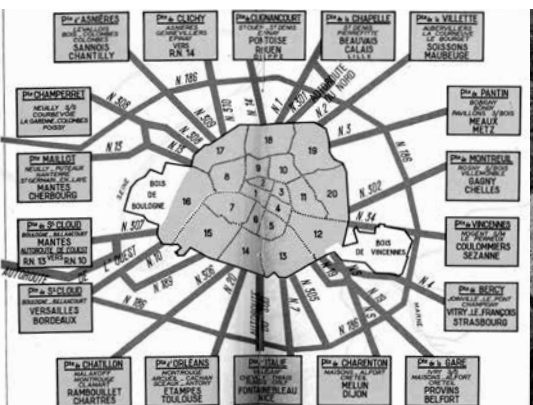
Nous ne serons pas seuls. D'abord, nous sommes deux marcheurs. Deux, c'est un bon début, un pour tenir la carte et le cap, l'autre pour prendre des photos. Assez vite, nous serons trois, puis nous finirons cinq.

En plus de cela, tout au long du chemin, nous aurons de fidèles compagnons de route. Des cousines de notre itinéraire en quelque sorte. L'autoroute A86, ce mégapériphérique, que l'on croisera une bonne dizaine de fois – et son ancêtre oubliée, la route nationale 186, déclassée depuis des années mais toujours existante, que nous foulerons parfois sur des kilomètres (sans toujours le savoir), et qui dessinait elle aussi sa révolution.

Il y aura aussi les écoles années 1930, les églises, pagode et autres mosquées, les pavillons de meulière (Baptiste n'aime pas la meulière et son aspect spongieux, eh bien, il va être servi !) les bords de Marne et de Seine et puis les passerelles piétonnes au-dessus des autoroutes et des voies ferrées. N'oublions pas les hôtels d'entrée de gamme (Première Classe et Ibis budget) et les restaurants pas chers. Et puis l'amitié, qui grandit à mesure que passent les kilomètres.

D'une banalité incroyablement exotique, ces six jours de marche se révéleront un vrai voyage. En quittant Saint-Denis vers l'est et en y revenant par l'ouest, nous réalisons une grande boucle révolutionnaire, apportant la preuve irréfutable que tous ces lieux sont bel et bien connectés dans le monde réel.

Le Grand Paris n'est plus un magma informe. Le Grand Paris est une mégagrande ville palpitante et changeante. En avant !



Suite à la cession par la Ville de Paris à la Courneuve de la Cité des 4000, l'implosion de la barre Debussy (remplacée par les logements de l'Orme seul) le 18 février 1986 marque le début de la réhabilitation du quartier. Photo ©Archive INA

premier voyage de saint-denis à créteil

43 km, étape à Montreuil

Vendredi 15 février	
Saint-Denis	**Le grand départ -**
	« Saint-Denis, c'est Marseille ! »
La Courneuve	**Les 4000 - La rue Gabriel-Péri -**
	Vers le carrefour des 4-Routes
Bobigny	**Paris 13 - Centre-dalle - La Bergère et l'Ourcq**
Bondy	**Caresser Bondy**
Noisy-le-Sec	**T1 connexion**
Montreuil	**Montreuil pêchers - « Nique la Bac »**
Samedi 16 février	
Montreuil	**Les « Buttes-Beaumont »**
Fontenay-sous-Bois	**Made in Fontenay-sous-Bois**
Nogent-sur-Marne	**Le Nogentais Palace - Val de Beauté -**
	Les Coptes de Nogent -
	Le Dormeur de la Marne
Joinville-le-Pont	**Ragoût slave à Joinville**
Saint-Maur	**Saint-Maur presqu'île**
Créteil	**Créteil campagne - Créteil Soleil**

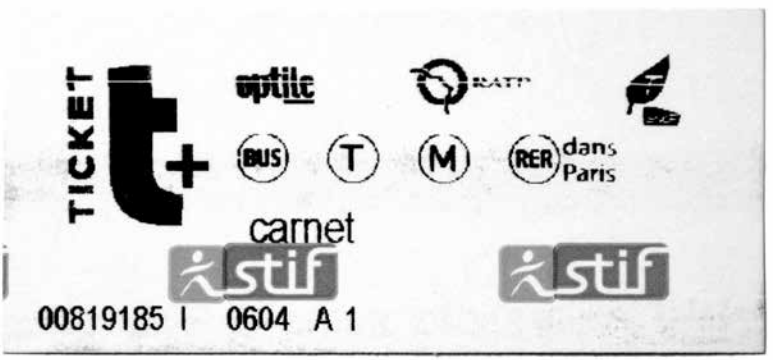
« Johann August Sutter débarque le 7 juillet, un mardi. Il a fait un vœu. À quai, il saute sur le sol, bouscule les soldats de la milice, embrasse d'un seul coup d'œil l'immense horizon maritime, débouche et vide d'un trait une bouteille de vin du Rhin, lance la bouteille parmi l'équipage nègre d'un bermudien. Puis il éclate de rire et entre en courant dans la grande ville inconnue, comme quelqu'un de pressé et que l'on attend. »
– Blaise Cendrars, *L'Or*, 1924

De Saint-Denis à Montreuil
Vendredi 15 février

Dans le train Bruxelles-Paris de ce matin d'hiver, je retrace mentalement le parcours de la journée à venir. Saint-Denis, La Courneuve, Bobigny, Bondy, Noisy-le-Sec, Montreuil. Aux franges ultimes de l'agglomération parisienne, les nuages se sont dissipés et les avions de l'aéroport Charles-de-Gaulle friment dans la lumière orange du matin. Paris est pour moi le Sud, presque le Midi.

Je sors en gare du Nord et me dirige vers les métros et RER, c'est-à-dire au fond à gauche quand on arrive depuis les quais. J'achète mon ticket de transport dans la borne automatique. La machine me propose en première page, parmi différents choix, un ticket pour le Stade de France. C'est presque ça, je vais juste une station plus loin, à la basilique Saint-Denis. Je prends simplement un ticket t + à 1,70 €, mais je ne suis pas sûr de moi parce que je sors en zone 3. Un doute s'installe.

Plus loin dans la gare, je déchiffre le plan général de la RATP quand un garçon style caillera vient m'aider. Juste avant, un de ses copains avait également proposé son aide à des Chinoises perdues. Je ne sais pas si c'est par pure gentillesse, mais sur le coup je l'assimile plutôt à ceux qui, sur les parkings, vous aident à vous garer et vous demande une pièce après. Lui ne me demande rien, je lui dis merci et je file. Depuis Barbès, ligne 2 vers Place-de-Clichy, puis ligne 13 jusqu'à la station Basilique-de-Saint-Denis. Il n'y a quasiment que des hommes dans mon wagon. Ils ont tous un air costaud et confiant.



Le grand départ

En sortant du métro à Saint-Denis, je passe le portillon sans encombre. Je me dirige vers la sortie, non pas celle de la place du Caquet, mais l'autre, rue Victor-Hugo. En bas des escaliers, on retrouve la lumière du jour, mais également un vent bien vif. Un vieux clochard est assis là en plein courant d'air la main tendue. Je monte rapidement ces escaliers et me retrouve au milieu d'une foule où tout le monde va dans tous les sens. Un passage couvert m'invite à rejoindre le marché. Autour de moi domine une architecture moderne, anguleuse[1]. Même si ça pique les yeux, ce n'est pas monotone.

Le marché de Saint-Denis déborde sous le passage couvert. Il a tout des marchés populaires que je connais ailleurs (Wazemmes à Lille, gare du Midi à Bruxelles). Je regarde assez peu les produits en vente (CD de musique musulmane, olives, vêtements pas chers), mais je remarque qu'autour de moi, il n'y a que des blacks et des rebeus, tous habillés de couleur sombre car c'est l'hiver. Je suis donc le seul Blanc, avec mon K-Way rouge et mon sac à dos Lafuma. Pourtant je me sens transparent, on dirait que personne ne me voit.

Baptiste doit me rejoindre dans un petit moment. Il arrive de Marseille, lui aussi en train. En attendant, je me mets en tête d'acheter une carte IGN au 1/25 000 de la banlieue est de Paris. J'aperçois derrière les tentes multicolores du marché un office de tourisme. J'entre et tout de suite, trois paires d'yeux, l'air amusé par ma présence, me demandent ce que je cherche. « Non, on n'a

1. On retrouve ce type de formes à Ivry, autour de la place Voltaire, ainsi qu'à Villetaneuse, rue Roger-Salengro.

pas de carte comme ça, mais peut-être au Carrefour, vous voyez, là-bas, au centre commercial Basilique », me répond lentement le grand garçon à lunettes qui est assis au centre. Avant de partir, ils me demandent mon code postal. Quand je dis « Bruxelles », je lis sur leurs yeux et leur sourire amusé quelque chose comme : « Bruxelles ? Mmmh, c'est bon pour les statistiques, ça. »

Demi-tour, je file vers le Carrefour Basilique, qui se trouve tout proche de la bouche de métro. À l'entrée du magasin, une file se forme devant un grand Noir balèze en costard dont la mission est de fermer les sacs à dos des gens avec des Colson. Il dit bonjour aux quelques jeunes qui se succèdent devant lui, dont il connaît les prénoms. Quand arrive mon tour, un truc cloche. Mon sac ne peut pas être fermé comme il a l'habitude de le faire, ça ne marche pas, l'ouverture est trop grande. « C'est quoi ça ?… Bon, c'est bon, laisse tomber. » Je me dirige vers le rayon des cartes, mais n'y trouve que des cartes routières, ou des cartes de tourisme comme « Balades en forêt de Fontainebleau ». Rien sur le 9-3. Je sors bredouille devant un autre grand vigile noir, tellement grand qu'il semble ne pas m'avoir vu passer devant lui.

Avant l'arrivée de Baptiste, j'ai le temps d'entrer dans la basilique. Au niveau du transept, une grille nous sépare de la partie payante, où un groupe de scolaires est massé autour de la guide.

— Pourquoi voit-on des chiens et des lions couchés aux pieds des rois ? Qu'est-ce que ça vous évoque le lion ? et le chien ?…

— Pasqu'y zont froid aux pieds ?

Les réponses des enfants sont amusantes et on se sourit avec une dame voisine. Le long des couloirs latéraux se succèdent de petites chapelles. Elles sont tantôt un lieu de prière, tantôt un espace

d'exposition. Dans l'une d'entre elles, le visiteur peut admirer de belles parures dorées, brodées de fleurs de lis, ainsi que d'autres attributs royaux (sceptre, diamants, etc.). Des gens ont réussi à glisser des pièces par la fente de la vitre.

Quelques minutes plus tard, Baptiste sort de la bouche de métro et nous tombons nez à nez dans la rue Victor-Hugo. Il est tout excité et enchaîne direct : « Excellent, t'as vu l'architecture ? Regarde, c'est énorme ! Pfff, non, attends, y a marché en plus ? Attends, on va prendre un café, on va regarder la carte. Faut qu'je retire de l'argent, t'as pas vu une banque dans le coin ?… » S'ensuivent quelques photos prises à l'iPhone. « Attends que je me repère, le nord, c'est là-bas ? Non ? Ah donc Paris c'est vers là ?! » Baptiste et moi nous connaissons peu. Si nous avons déjà pas mal discuté de ce projet par téléphone et par mail, jamais encore nous n'avons marché ensemble.

Nous prenons place au Khedive, le café qui fait l'angle face à la basilique et à l'hôtel de ville. À l'intérieur, on retrouve une ambiance de café parisien, avec des serveurs tous vêtus d'un tablier noir. Nous faisons le point sur l'itinéraire du week-end : Saint-Denis-Créteil en deux jours, avec une nuit à Montreuil. À ce propos, il nous faut réserver tout de suite une chambre pour ce soir. Après une recherche rapide sur Internet et quelques tentatives infructueuses, nous nous rabattons sur un hôtel Première Classe. C'est Baptiste qui appelle et tombe sur le bonhomme de l'accueil. C'est bon pour la chambre, mais il faudra arriver à 18 heures, à moins de donner dès maintenant un numéro de carte bancaire par téléphone. Nous optons pour la première option, puisque de toute façon le soleil se couchera ce soir à 18 heures et que nous

ne comptons pas marcher en nocturne. Nous buvons nos cafés et décollons.

Je ressens un peu d'appréhension comme avant un grand voyage. J'ai beau avoir passé des heures sur Google Earth à aligner des punaises pour marquer des points d'intérêt, à fouiner sur Internet à la recherche d'infos en tout genre, je ne suis jamais allé la voir de près, celle que je nomme encore banlieue. Baptiste a l'air d'un bon marcheur et il sait lire une carte. En route.

« Saint-Denis, c'est Marseille ! »

Juste après la basilique, nous passons devant la « maison d'éducation de la Légion d'honneur », une ancienne abbaye où l'on enseigne les bonnes manières à des filles de général. Il fait froid et notre pas est rapide, effet de nos impatiences conjuguées et de notre envie de nous mettre dans le rythme. Devant un magasin exotique à la façade décatie, Baptiste me dit : « Oh mais je suis comme à la maison ici ! Saint-Denis, c'est Marseille ! » Pour moi, ça ressemble aussi à certains coins de Bruxelles.

Puis nous atteignons l'entrée de l'impasse Picou plus au sud. Ici, en 2008, un immeuble insalubre avait pris feu. Une vingtaine d'habitants, dont la moitié d'enfants, s'étaient alors retrouvés prisonniers des flammes, alors même que l'immeuble était frappé d'un double arrêté de péril depuis deux ans[2]. Aujourd'hui, le bâtiment a été racheté par la ville et rasé. Des travaux sont en cours. Comme pour gommer la suie, derrière l'immeuble démoli, le mur a été

2. Un « arrêté de péril » signifie qu'un immeuble est « affecté par des désordres graves touchant sa structure, susceptibles de porter atteinte à la sécurité soit des occupants, soit des passants ». (www.prefecturedepolice.interieur.gouv.fr)

peint en blanc, un blanc brutal, presque irréel. D'après les chiffres fournis par la préfecture de Bobigny, il y aurait environ 38 000 logements indignes dans le département de Seine-Saint-Denis.

Après une visite rapide de la paisible impasse Picou, nous reprenons notre chemin. Après quelques mètres, le Stade de France s'impose dans notre champ de vision comme un gros vaisseau. On ne peut évaluer la distance qui nous sépare de lui tant les échelles sont incommensurables. Entre nous et le stade, l'autoroute A1 prend son grand virage sur pilotis. J'imaginais la porte de Paris comme un chaos assourdissant. Finalement, malgré une végétation d'hiver, qui ne cache donc rien, l'A1 n'est pas écrasante. En fait, rien ici n'est écrasant. On peut se sentir petit, oui, mais pas en danger. Mes premières craintes de marcheur sont ainsi rapidement dissipées : le territoire se prête bien à la marche.

En passant sous l'A1, nous quittons le centre de Saint-Denis et rejoignons un quartier résidentiel fait de petites maisons de faubourg. On est toujours à deux pas du Stade de France à vol d'oiseau, mais d'ici, il est insoupçonnable. Nous nous retrouvons ensuite sur un espace planté d'arbres, sans réaliser sur le moment que la cité calme que nous longeons est la célèbre cité des Francs-Moisins (où a été tournée *L'Esquive*, le film d'Abdellatif Kechiche sur une bande de lycéens, qui a remporté quatre récompenses au festival de Cannes en 2004).

D'ici, nous voyons très bien le grand stade, mais nous cherchons maintenant un autre édifice, tout à fait comparable en termes d'échelle : le fort de l'Est, un des forts de l'enceinte Thiers. Sur photo aérienne, on voit qu'une de ses oreilles a été croquée par la construction de l'A1, comme un biscuit LU.

Nous approchons de la porte qui donne accès aux jardins ouvriers installés sur le glacis sud du fort. Par chance, elle n'est pas fermée à clé ; nous entrons en silence. Nous suivons un étroit couloir végétal aux parois de tôles et de planches. Des portes mènent aux jardins. Et puis il y a le fort, il est là, tout beau. Il a l'air d'un vieux sage, qui aurait tout vu, tout entendu et porterait sur nous un regard bienveillant : « Allez-y les garçons, filez, la sortie est là-bas un peu plus loin. »

Les parties les plus basses du glacis sont inondées. Nous ne voyons qu'un jardinier, de loin, mais ne croisons personne sur ces chemins de traverse boueux. En levant les yeux vers l'est, nous distinguons des immeubles, de grands HLM comme ceux que l'on aperçoit en TGV à l'approche de Paris. Nous venons juste de partir, est-ce possible que ça soit déjà La Courneuve ?

Au bout du chemin, parvenus à l'autre extrémité des jardins, nous trouvons une sortie, mais la porte est fermée. Nous nous croyons coincés un moment, et nous apprêtons à faire marche arrière. Mais en regardant de plus près, la porte n'est pas vraiment verrouillée, elle est juste claquée sans poignée. La clé de ma cave se révèle un excellent passe-partout. Baptiste est épaté.

La Courneuve : les 4000

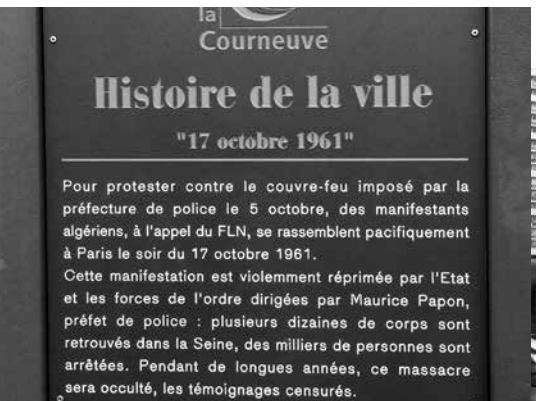
Nous débouchons rue du Maréchal-Lyautey, dont les trottoirs encombrés de voitures se prêtent mal à la marche. Lorsque nous arrivons aux 4000, nous retrouvons de beaux trottoirs dégagés. Alors c'est ça, la fameuse cité des 4000 ? C'est la première fois que je viens ici, Baptiste aussi.

La cité des 4000 fait partie de ces lieux à la lourde réputation. C'est ici par exemple qu'en 2005, Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, était venu promettre de « nettoyer les quartiers, au propre comme au figuré » suite au décès par balle d'un enfant de 11 ans au pied de son immeuble (Sidi Ahmed Hammache). Lors de son repérage historique en 1989, notre « ouvreur » l'éditeur et écrivain François Maspero nous avait aussi mis en garde contre les 4000 :

> « Finalement, c'est peut-être ça la marque des 4000 : cette impression de vide, là où vit pourtant la population d'une ville moyenne. Cette impression qu'il n'y a pas de mots pour décrire un "ensemble" géant qui ne réunit rien, où rien ne paraît avoir de sens, même pas celui d'une machine à habiter, où rien n'est beau et rien n'est laid : où tout est nul. Une barre nulle annule la barre nulle suivante et ainsi de suite, de parking en parking, de dalles en gazon flétris, et rien, jamais rien, ne fait que tant de nullités additionnées jaillisse autre chose qu'une nullité absolument équivalente. Finalement la seule chose remarquable, aux 4000, c'est l'emplacement de la barre implosée, de la barre annulée. Les jeunes des 4000 ont raison de dire : "C'est notre monument." [3] »

Depuis 1989, le quartier a vécu bien des transformations. Quand Maspero est passé, seule la barre Debussy avait été rasée, laissant place à d'autres immeubles aux dimensions bien plus raisonnables. Puis en 2000, ce fut le tour de la barre Renoir. En 2004, Presov et Ravel ont suivi. La barre Balzac a été détruite durant l'été 2011, mais alors que j'écris ces lignes à l'été 2013, elle est toujours visible sur le Google Street View. Reste la grande barre

3. François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*, 1989.



du mail de Fontenay et la tour Leclerc, devant lesquelles nous passons. Si en 1989, « le monument » était l'empreinte laissée par la barre démolie, aujourd'hui, ce sont plutôt les deux immeubles restants. Ils sont si grands, si imposants. Aucun des immeubles modernes bâtis ici dans les années 1990 et 2000 ne peut rivaliser en taille avec ces deux mastodontes. Ce n'est pas du vide que nous ressentons, mais au contraire du plein, du plein historique et du plein présent, avec du monde, des gens qui vivent, là, autour, partout.

Nous croisons beaucoup de piétons sur notre chemin, dans l'atmosphère calme de ce début d'après-midi. À une certaine hauteur de la rue du 17-Octobre-1961, nous nous trouvons vraiment face au mail de Fontenay, la grande barre, la seule restante. Sur notre droite se dresse la tour Leclerc. Une multitude de fenêtres sont comme braquées sur nous. La barre a l'air d'une créature mythologique. Une bête avec mille yeux. Bizarrement, le cadre ne me paraît pas écrasant, mais aérien, vif et surtout habité. J'aurais sans doute eu un sentiment différent à l'époque où pas moins de six barres semblables se côtoyaient.

D'autres immeubles plus petits (quatre ou cinq étages seulement) se dressent çà et là. Ils datent de la même époque (les années 1960) et ont résisté aux élans de démolition des dernières années. Ces petites barres sont généralement disposées en carrés, créant au centre une cour ou un parking. Pourquoi n'avoir détruit que les grandes barres ? Ces petites-là, qu'ont-elles de mieux que les grandes ? Les petits immeubles ont un gros avantage par rapport aux autres, ils ne nécessitent pas d'ascenseur. Les gros, ceux de dix étages et plus, en ont forcément. Quand ceux-ci tombent

en panne, il faut les réparer et cela coûte cher. On les maudit alors, ces grands immeubles. Mais ces petits immeubles, personne ne les maudit. Ce n'est pas le grand luxe, c'est sûr, mais qui peut en vouloir à des petits immeubles ? Mon père et ses parents furent les premiers locataires d'un appartement dans un immeuble tout à fait semblable à Créteil en 1960. Nous devrions d'ailleurs le voir demain, ce bâtiment, à la fin de ce premier voyage.

À l'angle entre la tour Leclerc et l'avenue du même nom, une place triangulaire a été aménagée récemment. Depuis cette place, nous rejoignons la rue Saint-Just, qui longe le quartier de l'Orme-Seul, celui qui a remplacé la barre Debussy, la première barre démolie. L'ambiance est paisible.

— Tu voyais ça comme ça toi les 4000 ?

— Je sais pas, j'avais pas franchement d'image en fait. Si, j'avais des images d'immeuble, mais pas des images de quartier, tu vois ?

— Je trouve que ça fait grande ville en fait. T'es pas du tout à la campagne comme à Villiers-le-Bel où Mantes-la-Jolie. J'y suis jamais allé, mais si tu regardes une carte, tu vois que c'est dans les champs. Alors qu'ici, t'es vraiment en ville.

Nous approchons du centre historique de La Courneuve, et achetons au passage une bouteille d'eau dans une épicerie. Le magasin est traversant : entrés par la rue Saint-Just, nous ressortons par une grande place. Nous retrouvons autour de nous un bâti ancien. Au milieu de la place, un étrange bâtiment en brique attire notre attention. Est-ce un ancien séchoir ? Un pigeonnier ? Ou encore un petit pavillon de banlieue que l'on aurait étiré anormalement en y ajoutant des étages, et encore des étages mais en lui laissant son petit toit en pente ? Sur l'un de ses flancs coule

une fontaine, alors que côté rue, on accède à une porte d'entrée par un petit escalier. C'est tout simplement le nom de la place qui mettra fin à nos interrogations quant à la fonction ancienne de cette étrange bâtisse : « place du Château-d'Eau ». Et la présence de sonnettes et de boîtes aux lettres nous indiquera sa fonction actuelle.

La rue Gabriel-Péri

Un peu plus loin sur le boulevard Pasteur, après une patte-d'oie, nous accédons à la rue Gabriel-Péri[4].

Au premier regard, cette rue a l'air banale. Elle est peu large, et ressemble davantage à une rue annexe qu'à une rue principale. Pourtant, elle réunit tant de choses différentes qu'elle restera dans nos esprits comme une vraie galerie de curiosités. On y voit d'anciens bains-douches municipaux rénovés et transformés, un terrain vague où (d'après une grande affiche) « la municipalité travaille avec les associations de La Courneuve pour la construction d'une mosquée[5] », un cinéma des années 1930 (le vieux cinéma L'Étoile, ouvert par deux frères italiens, et fermé depuis belle lurette), puis l'hôtel de ville, dont nous apercevons les jardins fleuris. Vers la fin de la rue, sur la droite, se dresse l'ancienne usine Mécano et son centre administratif, un bâtiment austère de cinq étages avec une façade de brique et de meulière. La façade de l'usine est percée de très larges ouvertures rectangulaires qui permettaient jadis aux ouvriers de travailler à la lumière du jour

4. À quelques centaines de mètres sur le boulevard Pasteur, au carrefour des Six-Routes, est prévue une gare du projet Grand Paris Express.
5. Signé « Votre maire, Gilles Poux ».

(style *day-light factory*, la pointe au début du 20e siècle). Cette usine, qui employait jusqu'à 700 personnes, fabriquait des pièces de métal et des petites machines-outils – et non pas les jouets Meccano, contrairement à ce que nous croyions dans un premier temps. Elle ferma à la veille des années 1980, comme beaucoup de ses consœurs ; une grande affiche nous informe que dans ce bâtiment se logera prochainement la médiathèque communautaire de Plaine Commune : la médiathèque Aimé-Césaire.

Dans cette même rue Gabriel-Péri, on pourra bientôt prier à la mosquée, se marier à la mairie et emprunter des bouquins à la médiathèque. Il ne reste vraiment plus qu'à rouvrir le vieux cinéma L'Étoile.

Au bout de la rue, un grand bâtiment de brique rouge se dresse tel un mur :

« ACIÉRIES DE CHAMPAGNOLE »

Le nom de l'usine est écrit en lettres capitales, sur fond de ciel, au fronton de l'ancienne aciérie. Si le quartier est aujourd'hui calme, on imagine aisément un âge d'or flamboyant comme dans le nord de la France ou en Belgique, où la ville vivait au rythme des usines. Eh oui, il y a de la brique partout, en plus.

Vers le carrefour des 4-Routes

La N186 passe plus haut sur la carte, parallèle à la rue Gabriel-Péri que nous venons de suivre. Cette fameuse N186, l'ancêtre de l'autoroute A86, accueille aujourd'hui sur sa partie centrale le tram T1, que nous découvrons à peine. Nous ne le savons pas encore, mais ce tram se révélera un fidèle compagnon tout au long de notre journée sur le nord-est du cadran.

La route se met à grimper en direction de Bobigny, en raison d'un important franchissement que nous découvrirons quelques instants plus tard. Nous nous engageons donc dans une contre-allée pavée située en contrebas et se terminant au bout par un petit escalier de béton. Des voitures, dont certaines cabossées, y sont alignées sur ce qu'il reste de trottoir. Un vendeur de voitures et camions d'occasion est installé ici à côté d'un brasseur ou grossiste en boissons.

Le pont Palmer est également un ouvrage impressionnant : en plus d'enjamber des voies ferrées (dont celles du RER B) et l'autoroute A86, il fait office de carrefour entre la D114 et la très large N186. Au sommet du pont, la surface est immense. Pourtant, à pied, on trouve facilement son chemin. Les passages piétons sont bien là, et l'on s'avance sans difficulté jusqu'à l'extrémité nord de l'ouvrage. D'ici, la vue est saisissante, autant sur l'autoroute que sur les voies ferrées. Il règne un bruit assourdissant, et les camions en passant émettent des sifflements aigus, comme des plaintes. Au centre de cette interzone bruyante, un lampadaire géant est planté devant nous. On dirait clairement une œuvre d'art : très haut, tout d'acier, parcouru jusqu'à son sommet d'un impossible escalier, permettant de grimper pour changer les méga-ampoules, fixées là-haut par grappes de dix ou plus.

Autour de nous, il n'y a pas de piéton en vue, hormis une vieille gitane qui demande de l'argent aux voitures qui patientent au feu rouge.

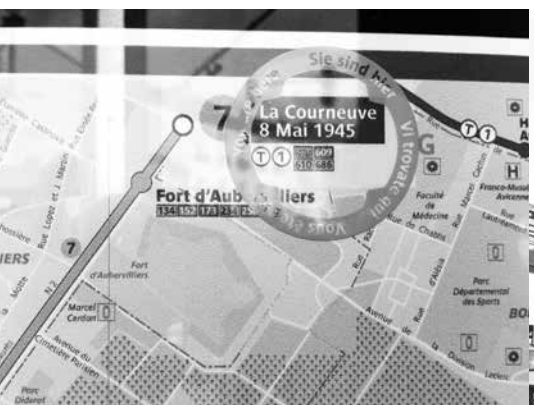
Après ce pont, la N186 croise l'ancienne nationale 2, cette route toute droite qui fonce vers le Nord et la frontière belge. Alors que nous approchons du croisement, il y a de plus en plus de monde,

autant à pied qu'en voiture. Le tram nous double et s'immobilise au centre du croisement, déchargeant et rechargeant des masses compactes de personnes encombrées de cabas. Ce croisement est un vrai quartier en soi, un quartier commerçant.

Cet endroit porte le nom de « carrefour des 4-Routes ». Si l'on devait énumérer les directions de ces quatre routes, on dirait alors : Saint-Denis à l'ouest, Le Bourget au nord, Bobigny à l'est et Paris au sud. Paris vient justement jusqu'ici, puisque sous nos pieds se trouve le terminus de la ligne 7 de métro parisien (station La Courneuve - 8 mai 1945).

À l'angle sud-ouest se trouve un grand Super U et, derrière celui-ci, une galerie commerciale d'une vingtaine de boutiques, la galerie GM4, où l'on peut acheter des films indiens. On y trouve également des salons de coiffure. Nous remarquons la présence d'une importante communauté indienne, dont des sikhs avec leur turban et leur longue barbe. Des restaurants indiens pas chers ont également ouvert dans ce quartier. Les menus sont parfois affichés et écrits seulement en hindi et en anglais. Cette minuscule traversée est un vrai voyage.

De l'autre côté de la N2, nous pénétrons dans le marché municipal par une petite porte. Dans la foule compacte, une femme arabe se plaint à voix haute : « Mais c'est pas possible hein, c'est des sauvages ici ! Des vrais sauvages… » Nous faisons de notre mieux pour ne bousculer personne et ressortons par une place plantée d'arbres. Il est autour de 13 heures et les marchands sont en train de ranger les caisses de fruits et légumes dans leurs camionnettes taguées. Au volant, d'autres se hasardent à des marches arrière au rétroviseur.



Bobigny : Paris-13

Nous reprenons le fil de la N186 jusqu'à un grand rond-point. Juste avant, nous tombons sur un Léon de Bruxelles avec sa toiture verte inimitable et son pastiche de fronton flamand. Nous décidons à cet instant que nous mangerons à la dalle de Bobigny. « Il va falloir se grouiller parce qu'il est déjà tard là. » Nous tournons sur l'avenue de la Convention, dont les trottoirs sont neufs, en direction de la tour de L'Illustration. À notre droite, devant un terrain, comment dire, en mutation, des plaques de tôle forment une barrière. Sur celle-ci, des affiches en noir et blanc, du style de celles qui annoncent une soirée ou un concert, sont collées en série :

« Le 93 a son roman le plus noir !
FLIC OU CAILLERA
le nouveau roman de Rachid Santaki »

Cet écrivain dyonisien à succès, ancien boxeur et entrepreneur, en est à son quatrième livre. Pour son précédent opus, *Des chiffres et des litres*, pas moins de 3 000 affiches avaient ainsi été collées. C'est la première fois que l'on voit un affichage pareil pour un bouquin, et ça nous donne des idées.

Les imposantes imprimeries de L'Illustration sont sur notre gauche et, alors que nous approchons de l'angle du bâtiment principal, j'attire l'attention de Baptiste : « Regarde à gauche : une, deux, trois… » Et bam ! la tour de L'Illustration apparaît d'un coup, grande et fière. On a l'air de fourmis à côté. L'effet de surprise a fonctionné. Baptiste est à nouveau bluffé. J'ai de plus en plus confiance en mon itinéraire. Jusqu'à maintenant, il fonctionne à merveille.

La tour de L'Illustration est un vrai monument : une grande tour carrée de huit étages, couverte de briques rouges avec, à son sommet blanc, une horloge démesurée qui vous toise. Cette tour est surnommée « le phare de Bobigny » par les habitants des alentours parce qu'on l'éclaire la nuit à l'aide de spots. Les concepteurs du bâtiment voulaient en mettre plein la vue à leurs contemporains lorsqu'ils ont réalisé cet ensemble (l'usine et la tour) en 1933. La tour accueille aujourd'hui 70 chambres d'étudiant gérés par le Crous de Créteil.

> « Les étudiants ont depuis longtemps remplacé les ouvriers typographes. Les salles informatiques et les équipements sportifs ont pris la place des rotatives, un gymnase s'est installé dans l'ancienne chaufferie… Même les dérivations de chemin de fer, qui serpentaient hier encore devant les bâtiments, ont été recouvertes lors de la rénovation du parking des étudiants. Pourtant, le passé marque encore la réalité du site : une haute tour de brique rouge, surmontée d'une horloge gigantesque et du logo de l'université Paris 13, témoigne visuellement du caractère peu ordinaire du lieu. Phare de Bobigny, symbole de la puissance du journal, la tour rappelle au visiteur que lors de son inauguration, en juillet 1933, le bâtiment qui abrite aujourd'hui l'IUT et la composante SMBH était, sur le modèle américain, l'imprimerie la plus vaste et la plus moderne d'Europe[6]. »

La transition entre trottoir neuf et trottoir pourri est parfois brutale. Si la plupart des espaces que nous traversons depuis ce matin sont en pleine évolution, certains coins restent à l'écart. En face de la tour de L'Illustration, une petite cité a l'air tout droit sortie des années 1960, avec son arrêt de bus d'époque. Certaines

6. IUT Bobigny, université Paris 13.

portions de la route ont perdu l'asphalte, découvrent leurs pavés, et révèlent d'anciens rails qui rejoignent l'usine : côté cité, des voitures sont garées dessus, côté Illustration, ils foncent tout droit dans la grille qui ceint le domaine universitaire.

Nous tournons le dos au phare de Bobigny en direction d'une zone de stades. Certains sont en synthétique, d'autres en terre. Pas beaucoup de sportifs ce matin, la plupart de ces terrains sont libres. Au centre, un grand kiosque en bois est en cours de rénovation.

Cette traversée entre les terrains est une respiration dans notre parcours urbain. Pendant quelques minutes, nous ne sommes plus sur du trottoir, cela nous fait du bien. En revanche, nous enrageons un peu de savoir que tout près de nous se trouvent des « points d'intérêt » énormes, mais qu'il ne nous est pas vraiment possible de les voir, puisque nous devons arriver à Montreuil avant 18 heures. Juste au nord, par exemple, nous ratons l'hôpital Avicenne (dit « hôpital franco-musulman ») et sa belle entrée monumentale. C'est l'hôpital où ma mère a débuté comme infirmière, alors qu'elle habitait encore chez ses parents à Drancy. Nous ratons aussi le fort d'Aubervilliers, le cirque Zingaro, la friche-forêt de Romainville et que sais-je encore ? Après les premiers succès de ce matin, je réalise que le créateur d'itinéraire ne doit pas simplement rallier des points d'intérêt entre eux. Il doit aussi faire des choix, parfois difficiles ! Mais nous reviendrons dans ce coin, c'est certain.

À force de zigzaguer entre les terrains, nous finissons par déboucher dans une petite cité encaissée : la cité de l'Étoile, qui fut construite suite à l'hiver 1954, donc en quasi-catastrophe. La cité

est calme et nous ne croisons personne sur notre chemin. La municipalité voudrait « désenclaver » ce coin-là aussi, du moins d'après ce que disent quelques panneaux explicatifs destinés aux habitants et aux passants.

À peine sortis de la cité, un homme vient à notre rencontre. Il cherche la rue de l'Étoile. En quelques secondes, Baptiste renseigne le monsieur grâce à son smartphone. C'est simple, nous sommes déjà sur la rue de l'Étoile. Curieux sentiment d'être à la fois visiteur et guide. À la décharge du monsieur, il faut avouer qu'il est assez difficile de se repérer dans le quartier. La trame viaire est biscornue, et les rues ont comme l'air de contourner des objets invisibles. Dans le sol, on retrouve des marques d'anciennes voies ferrées, dont certaines parties se découvrent sous l'asphalte abîmé.

Tout près d'ici a eu lieu un épisode marquant de la Seconde Guerre mondiale. Dans le prolongement de ces voies ferrées fantômes se trouve l'ancienne gare de Bobigny, dont il reste le bâtiment principal. C'est depuis cette gare que de nombreux prisonniers rassemblés à la cité de la Muette de Drancy ont été envoyés vers les camps nazis. La cité de la Muette n'est distante que de 2 kilomètres à peine, en ligne droite via la départementale D115.

Cette interzone va durer jusqu'à la dalle, alternant pavillons calmes, parcelles agricoles, hangars semi-ruinés, parfois rénovés en salles de mariage, jusqu'à un carrefour avec deux ponts ferroviaires et une chaussée en creux sur laquelle se suivent des poids lourds. Au-delà, nous atteignons le centre-ville de Bobigny, dont nous apercevons déjà les hautes tours.

Centre-dalle

Bobigny nous accueille dans le calme. Après le dernier carrefour, cela nous repose les oreilles. Nous croisons d'abord quelques salafistes barbus en tenue traditionnelle et baskets Nike. Ils se promènent par deux et discutent, sourcils froncés, avec des jeunes. Nous passons comme deux fantômes et rejoignons bientôt la place de la Libération, où nous retrouvons le tram que nous avions laissé avant L'Illustration. La Bourse du travail, à notre droite, se signale de façon spectaculaire. Elle a la forme d'une grande vague, dans laquelle on entre par le creux. Le bâtiment est peint en blanc, mais couvert de fines moisissures. Ce jour-là, il est fermé. De l'autre côté de la place, le conservatoire est logé dans un vieux bâtiment classique dont la façade est, paraît-il, ornée d'un médaillon représentant Lénine. Je cherche ce médaillon en vain ; mais Lénine n'est pas en reste, puisqu'il donne son nom au boulevard sur au moins 500 mètres, avant de céder le pas à Maurice Thorez. Sur les différentes dalles de Bobigny, Marx, Allende et Paul Éluard se tirent la bourre.

Juste avant le parc de la mairie de Bobigny, une église nous attire, dans le même style que la Bourse du travail. Encore sur le principe de la vague, mais pas une vague écrasée, plutôt une vague qui grimpe vers le ciel et finit en pointe, fluide. En ce début de 21e siècle, le bâtiment paraît déjà ultracontemporain, qu'est-ce que ça a dû être en 1980 lors de sa construction ? Est-ce la fatigue ou la faim, mais nous restons un bon moment à contempler le bâtiment avant d'y entrer. La grande salle de l'église est fermée, seule la petite chapelle située sous le clocher est accessible. À l'intérieur, deux femmes prient les yeux fermés dans une langue qui

sonne comme de l'hindi aux oreilles de Baptiste. Au milieu des tours de logement immenses, cette église nous offre un cocon accueillant pour un instant de repos.

On dirait que cette aventure va être l'occasion de découvrir beaucoup de lieux de culte. Pas étonnant, puisque nous rallions tant de centres-ville. Nous les visiterons comme des pèlerins curieux et ouverts et entrerons chez quiconque veut bien nous ouvrir ses portes.

À l'approche de la dalle, nous traversons le parc de la mairie. Nous n'entendons pas de bruit de circulation. Le parc est abondamment planté d'arbres, et même si les cheminements piétons ne sont pas toujours très logiques, on leur pardonne. Je ne sais à quel moment nous passons du vrai sol à celui de la dalle. Sans doute est-ce en haut des escaliers, face à une fontaine sans eau, qui évoque Fernand Léger ou Dubuffet.

Nous passons sous la mairie de Bobigny. Le slogan « La vie devant soi » affiché en grand sur la façade semble faire écho à la *tabula rasa* de l'ancien village complètement oublié. En effet, mes recherches sur cartes anciennes m'ont appris que l'ancien village de Bobigny était ici même, à l'endroit de la dalle de l'hôtel de ville. Bobigny n'avait pas prévu de devenir préfecture de département. En 1964, quand le département de la Seine-Saint-Denis fut créé, il lui fallut un centre, et le choix se porta alors sur Bobigny, un ancien village rattrapé par l'urbanisation galopante, comme tant d'autres. Plus centrale dans le nouveau département que ses deux grandes voisines historiques Saint-Denis et Montreuil. Je n'avais jamais vu un exemple d'urbanisme de dalle aussi parfait : les automobiles sont au niveau du sol, les piétons sont en haut, sur la

dalle, avec les commerces, les services, les accès aux immeubles. Après être passés sous l'hôtel de ville, nous approchons de l'entrée du centre commercial Bobigny 2. Près des portes, un gamin discute avec deux adolescents grands et minces. Il veut leur vendre des billets de tombola. Les garçons répondent avec leurs grosses voix : « T'es mignon gamin, mais va vendre tes trucs ailleurs… et donc, je disais quoi ? Ah oui, ben la meuf tu vois, elle veut pas que j'la rappelle. Elle est chelou, j'comprends pas ! »

La première partie du centre Bobigny 2 est consacrée à gauche aux vêtements et, à droite, à un magasin Auchan. Dans la deuxième partie, on trouve aussi des magasins que l'on ne voit habituellement pas dans des galeries commerciales, mais plutôt en centre-ville, comme un épicier arabe ou une « boucherie islamique ».

Au milieu de la galerie, nous tombons sur un lampadaire traditionnel en fonte, comme ceux de couleur vert foncé que l'on trouve à Paris. Celui-ci est blanc et décoré par des motifs de feuille. Il n'est pas seul en réalité, il y en a des rangées. Surprenant. Plus loin, dans l'allée principale du centre Bobigny 2, une grande horloge à l'ancienne a été fixée sur l'un des murs de béton, comme au fronton d'une gare. Comme ces objets ne sont pas à vendre, nous en déduisons qu'ils sont ici à titre décoratif. Ils sont là sans doute pour faire ressembler cette galerie commerciale à une rue traditionnelle, pour rassurer les consommateurs : « Ne vous inquiétez pas, vous êtes à Bobigny 2, mais regardez, c'est comme une vraie rue ! C'est une dalle, mais c'est une ville ! »

À l'entrée d'un magasin de sous-vêtements, dans la deuxième partie du centre, un ensemble rouge et noir avec des soutiens-gorge à lacets et une culotte à fermeture éclair épouse les formes

d'un mannequin décapité. Sur ses cuisses, des marques de ruban adhésif marron.

Les deux derniers commerces avant de sortir sont un McDonald's à gauche, et un grand restaurant chinois à droite. On va quand même essayer de trouver autre chose, on ne sait jamais. Il est presque 15 heures, nos chances sont minces. Nous sortons sur une petite place carrée, perchée en continuité de la dalle, dont on descend par un escalier ponctué de paliers intermédiaires. Pas mal de jeunes style caillera traînent ici, avec l'uniforme de base. Face à nous se dresse l'hôtel du département, qui réunit conseil général et préfecture de Seine-Saint-Denis : une petite Babel carrée, noire, d'où des touffes de végétation surgissent des balcons. Il donne sur un grand parvis désert que nous traverserons plus tard.

À l'un de ces paliers intermédiaires entre la sortie du centre commercial et la rue principale de Bobigny (la rue Maurice-Thorez), deux petites filles courent vers nous. Elles souhaitent nous vendre des jeux à gratter « pour l'école ». « Ah, ce n'est pas une tombola ? » Nous prenons deux tickets qui s'avèrent être perdants, mais l'échange est franchement drôle, des sourires et des rires dans tous les sens. Une maman blague gentiment avec nous : « Ah dommage ! Ce sera pour la prochaine fois ! »

Le seul restaurant de l'avenue Maurice-Thorez a terminé son service ; il ne nous reste que le chinois ou le McDonald's. La marche nous a donné vraiment faim, et nous optons donc pour le chinois. Nous passons commande puis nous asseyons à une table où nous dévorons comme des ogres.

Après quelques instants, je remarque que le restaurant est comme coupé en deux : il y a la petite salle dans laquelle on

mange ; et, derrière les bacs avec les fleurs en plastique, il y a la grande, dont on ne voit pas le fond. Mais cette salle est immense ! Peut-il y avoir à Bobigny autant de monde qui veut manger chinois en même temps ? Une autre question me taraude. Ils mangent où, les fonctionnaires du conseil général et de la préfecture ? Et ceux de la mairie ? Il n'y a quasiment rien pour manger ici ! Ils doivent avoir leur cantine. Et moi qui m'attendais à voir les jeunes du quartier mélangés aux fonctionnaires.

La Bergère et l'Ourcq

Après avoir mangé et laissé sur la table un mini-champ de bataille, nous descendons en direction du parvis désert qui fait face à l'hôtel du département. À la porte du centre commercial, le vigile s'explique avec les quelques jeunes du quartier (pas si jeunes que ça). Le problème vient du fait qu'ils fument du shit trop près du centre commercial : « Non mais venez pas fumer là, juste devant la porte. Allez fumer plus loin, c'est tout ! » Dans les marches qui descendent vers le parvis, un garçon d'une trentaine d'années se roule un joint. Selon moi, y a pas plus tricard qu'un escalier pour rouler un joint parce qu'on n'a aucune visibilité sur ce qui nous entoure, mais bon, je ne suis peut-être pas le mieux placé pour parler de ça. J'étais dans un lycée de campagne, et on avait de l'espace tout autour pour ce genre d'activité.

En passant à gauche de l'hôtel du département, il suffit de suivre une allée pour se retrouver en bas d'un remblai recouvert d'herbe et planté d'arbres. Pendant l'ascension nous menant à la crête, je pense à mes terrils de Charleroi. Eux aussi sont artificiels, et pas moins agréables à fouler.

En repensant aux briques de l'usine Champagnole à La Courneuve, je me hasarde à élaborer une théorie comme quoi la banlieue nord évoque le nord de la France. Si la même chose se vérifie tout au long de notre parcours, notre révolution serait peut-être aussi un tour de France, et la petite couronne, un cadran ou une rose des sables. D'ailleurs, quelqu'un l'a dit : « Dès qu'on quitte Paris, on entre en France[7]. »

Le talus fait office de barrière entre la ville de Bobigny et la grande courbe d'une voie ferrée. Entre nous et la voie ferrée, se trouve ce que l'on appelle généralement un espace résiduel. Il y avait ici visiblement un bidonville. Çà et là, au milieu des arbustes, nous remarquons des traces d'une appropriation ancienne (parpaings, planches, etc). Il flotte une légère odeur de feu de bois.

Au bout, la digue s'achève brutalement sur la petite rue Youri-Gagarine. Un homme pisse contre le mur du pont ferroviaire. Notre descente en lacet lui laisse le temps de terminer tranquillement. Avant de passer sous le pont ferroviaire, nous le voyons marcher vers l'odeur de feu de bois. Sous le pont, la chaussée est munie de rails, qui permettent aux trams de rejoindre un dépôt RATP situé au bord du canal.

Nous entrons dans le parc de la Bergère. Peu après l'entrée, nous tombons sur un monticule minéral d'un mètre cinquante de haut, constitué d'une vingtaine de rochers grossièrement taillés, entassés de manière à ménager une tranchée centrale. Devant, un panneau d'interdiction défend quiconque de grimper dessus. Mais alors, pourquoi est-ce là ? Les enfants ont juste le droit de tourner autour ? De se cacher dans la tranchée pisseuse ? Nous rions de bon cœur.

7. Cité dans Bailly, *Le Dépaysement*.

La qualité principale du parc est la façon dont il embrasse le canal de l'Ourcq. Lorsqu'on approche du canal, on ressent une sensation d'espace et même de liberté. Les formes sont pures : une grande ligne droite, pas de barrière, pas de fioritures, quelques bancs mais très rares, et une piste cyclable à double sens. On croise quelques cyclistes qui passent à toute allure, généralement par deux. Je suis lancé sur ma théorie, ce canal m'évoque les Pays-Bas, tout simplement. D'ailleurs, certains des vélos croisés sont hollandais. En plissant légèrement les yeux, l'illusion fonctionne bien.

La marche le long du canal est agréable. Mais il faut se laisser aller au rythme imposé. Car si l'on garde en tête la sensation d'une marche urbaine, on a l'impression de lutter, de ne pas avancer, d'être un escargot. Non, il faut se laisser aller, tranquillement.

À notre gauche, à côté de terrains de sport vides, deux garçons écoutent une musique électro-hip-hop sur un poste mobile et se préparent visiblement à danser. Malheureusement, ils n'iront pas au-delà le temps de notre passage. « C'est pas mal quand même, t'es en ville, à Bobigny, dans le béton, mais tu trouves un endroit comme ça, quasiment désert, ou tu peux faire ce que tu veux, danser, chanter, courir. » Baptiste partage mon enthousiasme. À la vue de tout cet espace, je me dis qu'il y a quand même des endroits mieux que l'escalier de Bobigny 2 pour se rouler un tarpé.

Je ressens souvent un sentiment joyeux au bord d'une voie d'eau. Je trouve que les voies d'eau évoquent le lointain. On sait qu'elles vont ailleurs, plus loin. Vous me direz, les routes aussi vont ailleurs, elles vont même partout. Oui, mais le bitume est inerte, alors que l'eau remue, elle est vivante. Deux cyclistes nous

croisent en parlant anglais. Je mouline : « Tu vois, ils parlent anglais, c'est l'Europe du Nord, et donc les Pays-Bas ! »

En face de nous, des murs d'entrepôts se succèdent : tôle, parpaings, briques, tôles, etc. Tout est équitablement tagué, parfois avec talent.

Une série de viaducs franchissant le canal nous attend. Cela débute par un petit pont ferroviaire. Sa structure est entièrement rivetée, la vieille méthode du rivetage à l'ancienne, de l'époque à laquelle il n'y avait pas encore de boulons. Puis nous passons sous l'autoroute A86. La perspective offerte par l'alignement de ses piliers laisse entrevoir une subtile courbure vers le sud, très photogénique. Les dimensions du pont évoquent une cathédrale, quelque chose de grandiose. Au centre du tablier, une petite fente laisse voir le jour entre les deux sens de l'autoroute. Une suture unit les deux parties de l'ouvrage à l'aide de curieuses agrafes métalliques, parfois mises de travers. De cette fente s'écoule le fameux jus de route qui laisse au sol de longues marques caractéristiques. Il y a ici quelque chose de froidement érotique.

Dernier coup d'œil avant de quitter le territoire de Bobigny. Autour de nous, on ne voit que des entrepôts. En face, de l'autre côté du canal, le Décathlon de Noisy-le-Sec nous tourne le dos. Depuis cette position, nous voyons clairement une barre d'immeuble, courbé comme une nouille : c'est l'immeuble qui fait face au collège-lycée Jean-Renoir, de Bondy, vers lequel nous nous dirigeons. Derrière les entrepôts, quelques toitures de pavillons nous indiquent que la zone est bien vivante et habitée.

Caresser Bondy

Nous passons sous le pont de Bondy qui, déjà très large, a été augmenté d'une greffe supplémentaire pour accueillir le tram. La partie ancienne du pont, elle aussi rivetée à l'ancienne, a été repeinte récemment d'un beau vert olive. À la sortie du pont, le mur de soutènement en béton est décoré de petits bas-reliefs répétitifs aux motifs stylisés d'arbre, de poisson, de soleil et de bateau.

Le dernier viaduc sous lequel nous passons est celui de l'autoroute A3, qui relie la porte de Bagnolet à l'aéroport Charles-de-Gaulle (17 kilomètres, une bien courte distance pour une autoroute à un chiffre, numérotation généralement réservée aux grands itinéraires). Il est très semblable à celui de l'A86, on y retrouve les agrafes, la perspective courbe et les écoulements de jus de route. Côté nord, de notre côté du canal, de petites cabanes ont été aménagées dans les espaces laissés libres par le petit échangeur de l'A3. Les cheminées fumantes nous indiquent que les lieux sont habités. La centrale BTP voisine se signale par une fine pellicule de ciment présente partout autour de nous. On en retrouve sur le sol et sur la rambarde de la passerelle piétonne qui franchit le canal. Une péniche est amarrée le long de la centrale, en attente de son chargement.

Nous empruntons la passerelle, rejoignant l'autre rive, plus boueuse que la précédente. Nous passons sous l'autoroute A3. La zone pourrait être glauque, mais un couple d'adolescents enlacés rend l'endroit romantique. Elle est blanche, il est noir. Dans le froid de février, ils ont choisi l'ombre du pont autoroutier pour se tenir chaud.

Juliette et Roméo se voient souvent en cachette
Ce n'est pas qu'autour d'eux les gens pourraient se moquer
C'est que le père de Juliette a une kippa sur la tête
Et celui de Roméo va tous les jours à la mosquée
Alors ils mentent à leurs familles, ils s'organisent comme des pros
S'il n'y a pas de lieu pour leur amour, ils se fabriquent un décor
Ils s'aiment au cinéma, chez des amis, dans le métro
Car l'amour a ses maisons que les darons ignorent […]
On s'en fout papa qu'elle soit juive, regarde comme elle est belle
Alors l'amour reste clandé dès que son père tourne le dos
Il lui fait vivre la grande vie avec les moyens du bord
Pour elle c'est sandwich au grec et cheese au McDo
Car l'amour a ses liaisons que les biftons ignorent[8]

Nous quittons la zone du canal et retrouvons la nationale 3. Pour rejoindre le collège-lycée Jean-Renoir, nous passons à nouveau sous l'autoroute A3. Celle-ci est si haute qu'on ne la remarque plus. Elle fait comme un grand toit au-dessus de nos têtes. À cet endroit, la nationale 3 se nomme rue de Paris. En effet, elle fonce en ligne droite jusqu'à la porte de Pantin, où elle devient ensuite avenue Jean-Jaurès, puis rue La Fayette, nom sous lequel elle enjambe les voies de la gare de l'Est. On s'attendrait à quelque chose de plus grandiose après une si longue course, mais elle s'échoue piteusement sur l'arrière-train de l'Opéra de Paris. En tout cas, d'ici, si quelqu'un nous demande où est Paris, c'est pas compliqué : « C'est tout droit ! »

8. Grand corps malade, *3e Temps*, piste 4, 2010.

De l'autre côté, la nationale 3 mène à Meaux, puis Verdun, Metz jusqu'à Sarrebruck en Allemagne. On l'appelait jadis « la route d'Allemagne ». C'est sur cette route qu'a eu lieu notamment le fameux épisode des taxis de la Marne en 1914. 600 taxis partis de nuit permirent en deux jours d'amener plus de 5 000 hommes à la bataille de la Marne.

Plusieurs sites web nous renseignent sur l'histoire des nationales. Ils doivent être faits par des vieux nostalgiques de l'époque des nationales qui se font des virées à moto, avec un guide Michelin des années 1950 en poche. Ils sont fans des nationales comme d'autres sont trainspotters ou planespotters. Sommes-nous des metropolispotters ?

Sous l'A3 qui nous surplombe, l'arrêt de bus en direction opposée à Paris tourne le dos à une grande surface de terre battue grillagée. Ici aussi, un bidonville rom se dressait il y a quelques mois. Ses habitants se sentaient-ils protégés des intempéries par la bienveillante autoroute A3 ?

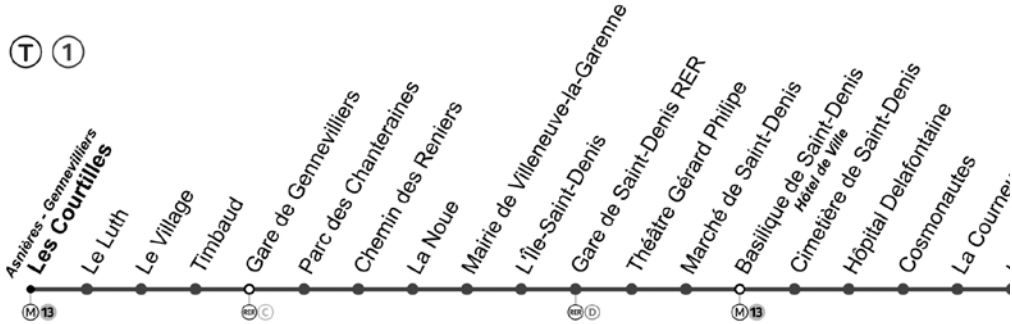
Nous atteignons l'immeuble-nouille et le collège-lycée Jean-Renoir. C'est l'heure de la sortie, je me sens vieux en pensant que les plus jeunes de ces lycéens sont nés en 1998. Nous ne nous attardons pas et prenons en filature un ado qui traîne son sac et ses pieds.

Nous nous trouvons à nouveau face à l'A3, si haute. À l'angle d'une rue, une petite église orthodoxe nous ouvre ses portes. Elle est déserte et nous pouvons admirer les dorures et les icônes. Un microvoyage d'une minute à peine. Mon cadran imaginaire vient déborder des frontières françaises : Bondy, c'est carrément l'Europe de l'Est.

Noisy-le-Sec : T1 connexion

Nous sortons de l'église et longeons l'autoroute sur 200 mètres, puis passons à nouveau en dessous. Nous venons ainsi d'entrer dans le territoire communal de Noisy-le-Sec. L'autoroute nous offre à nouveau de belles perspectives et des jeux d'échelle saisissants. Nous sommes précisément à l'endroit où, après une fusion temporaire, l'A86 se détache de l'A3 depuis les côtés. Cette vue nous évoque à la fois la légèreté, les grandes lignes courbes de ces bretelles aériennes, mais aussi le poids, les tonnes de béton. Immédiatement à notre gauche, alors que nous sommes encore sous l'autoroute, nous sommes happés par une petite ruelle. Nous nous retrouvons au cœur d'un quartier pavillonnaire. On ne peut aller sous l'autoroute car un grillage nous en empêche. Ce grillage est muni d'un portail dont quelqu'un a les clés. Seul un club de pétanque (ou de barbecue ?) a la jouissance du lieu. On aperçoit un homme entre deux piliers qui fait du rangement. À côté de lui, des chaises de jardin en plastique blanc sont alignées dans cet étrange espace privatisé, extrêmement propre et entretenu.

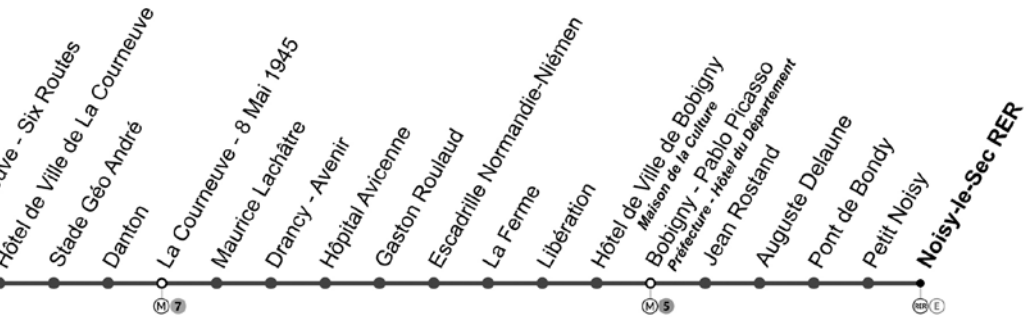
Entre la petite rue où nous marchons et l'autoroute, une voie ferrée a trouvé sa place, sur un talus sombre et pelé. Cela nous fait l'effet d'une grotte, d'une tanière géante pour bête féroce. Il s'agit de la même voie ferrée que celle du talus de Bobigny et du premier pont riveté que nous avons croisé lorsque nous longions le canal : c'est l'ancienne grande ceinture de Paris, la grande sœur de la petite ceinture intra-muros (celle qui passe entre autres aux Buttes-Chaumont). Une infrastructure qui, comme la N186, l'A86, propose elle aussi sa révolution.



Nous tournons le dos à la grotte mystérieuse et traversons une cité SNCF tristounette. L'animation de la ville se fait de nouveau sentir sur l'avenue Gallieni, où nous retrouvons également le tram. Il s'agit toujours du tram T1, qui se rapproche ici sérieusement de son terminus noiséen. Nous ne cessons de le croiser depuis ce matin, ce tram. Avec son design déjà vintage (fenêtres aux coins arrondis, couleurs RATP), le T1 effectue un grand parcours : il relie aujourd'hui Gennevilliers à Noisy-le-Sec dans un grand arc de cercle interbanlieue de 17 kilomètres. Un gros quart de révolution, soit trois bonnes heures sur le cadran parisien. On évoque souvent Bordeaux à propos du retour du tram en France, mais c'était en 2003, alors que les premiers tronçons du T1 (Saint-Denis - Bondy) datent de 1992 – après une absence de trente-cinq ans du tram en région parisienne. Lors de mes études en urbanisme, jamais on ne m'avait parlé du tram T1, le tram pionnier du 9-3.

Le soleil amorce sa descente et la lumière change. L'avenue Gallieni enjambe de nombreuses voies ferrées et nous offre côté couchant une très large vue sur la gare de triage de Noisy-le-Sec. Au-delà du canal de l'Ourcq, cette gare débouche sur la gare de triage de Pantin. Le nord-est parisien est véritablement truffé de gares de triage.

Nous ne tardons pas à rejoindre le terminus du tram, que rien ne signale a priori. Les rails s'arrêtent tout simplement dans la rue principale de Noisy-le-Sec. Cette rue, pas très large, accueille peu de circulation automobile. Nous nous retrouvons dans un vrai petit centre-ville avec ses piétons, ses boutiques et quelques beaux immeubles des années 1900.



Nous n'irons pas comme prévu jusqu'à la mairie et l'église. Nous sommes en effet attirés trop tôt par la place des Découvertes, une large place où se croisent des parents de retour de l'école avec leurs enfants. Plus loin, la « rue du Fort » nous met sur une piste : après celui de Saint-Denis découvert ce matin, le fort de Noisy.

« Il faut qu'on trace si on veut voir quelque chose des murs à pêches, là. Il est déjà 5 heures passées, ça va être chaud. J'ai vu des photos, ça a l'air vraiment bien. Allez go ! » Le terrain grimpe, et nous arrivons rapidement à l'entrée du stade Huvier, ornée de cinq cerceaux olympiques en fer forgé. Le stade est vide. Nous aimerions grimper sur les talus du fort, mais nous y renonçons pour aller plus vite. Nous passons devant le local fermé de la Pétanque noiséenne.

La sortie du stade se fait par un grand escalier, encadré par d'étranges piliers se faisant face comme des chiens de faïence. S'ensuit un quartier pavillonnaire où, comme souvent, les habitants aiment bien se démarquer les uns des autres. Nous voyons des maisons jumelles dont les façades symétriques ont évolué de manière sensiblement différente.

— Ah oui, toi tu as mis la véranda ici ? Moi j'ai préféré fermer l'auvent en haut des escaliers et transformer le garage pour faire une chambre supplémentaire…

— Ouais, pas mal… nous, c'est le revêtement, on préférait un parement briquette avec un liseré noir en haut, comme ça. Mais bon, j'reconnais que ton crépi n'est pas mal du tout. Mais la voiture, vous la laissez dehors ?

— Ben oui pourquoi ?

Et caetera, et caetera.

Montreuil pêchers

Après avoir franchi l'A3 (elle est toujours sur notre chemin, décidément !) via la rue de l'Avenir, nous passons devant d'autres écoles en brique style III^e^ République, et empruntons le passage des Écoles, qui mène à un double escalier très haut et étroit. En nous retournant une fois en haut, nous constatons que nous avons bel et bien quitté les plaines du Nord. Le fort de Noisy, à gauche du panorama, a l'air d'un avant-poste. Un brin essoufflés par cette montée d'escalier, nous constatons physiquement que ce relief naturel est d'une autre trempe que les remblais de la matinée.

Tandis que le soleil accélère sa descente, nous marchons quasiment au pas de course à travers le quartier en direction des murs à pêches. Sur le chemin, nous ne parvenons pas à résister à un brin de discussion avec une petite mamie bien bavarde. « Vous savez que ces pêches, elles étaient exportées jusqu'à la table du tsar de Russie, hein ?… Comment, ah, vous dormez à l'hôtel ce soir ? C'est ça… vous voulez dire l'hôtel des courants d'air hein ? Hihihi… » On ne comprend pas pourquoi, mais cette dame est persuadée qu'on cherche à dormir dans les murs à pêches. « Ils sont là, juste au bout de la rue », nous dit-elle avant de nous quitter.

La zone des murs à pêches n'est pas clairement délimitée ; on ne sait pas à partir de quand on peut dire qu'on y est vraiment. Ces murs à pêches que nous avions vus glorieux sur des cartes postales noir et blanc se révèlent vite être une sorte d'interzone étrange, voire glauque dans le soir tombant. Derrière les fameux murs qui sont soit abîmés, soit réparés n'importe comment avec des parpaings ou des briques, on voit dépasser des toits de caravanes, des planches de contreplaqué, des tas d'on ne sait quoi. Ni

campagne, ni ville, ni verger, ni décharge, ni garage, les murs à pêches sont tout ça à la fois.

La zone des murs à pêches est coupée en deux par l'A186, qui n'est pas une autoroute, mais une route faite de deux voies simples. J'avais noté ici, lors de mon repérage Google Earth, la mention « passage chelou », mais nous la traversons finalement sans embûche. De l'autre côté, nous croisons des gitans sur leurs gardes. Ils réparent des voitures rangées le long des murs et répondent timidement à nos bonsoirs. Un grand portail qui avait dû être rouge à une époque porte une inscription en faveur de la sauvegarde des murs à pêches. Derrière ce portail, on voit une grande villa à l'ancienne. Nous savons qu'il existe un périmètre classé mais, depuis notre position, nous ne voyons rien de terrible[9]. Ce qui est étonnant et pas désagréable, c'est de voir ces grands terrains non urbanisés, chose rare si près de Paris.

Déception, un passage que je croyais traversant (c'est ce que disent *tous* les plans !) s'avère être bouché après une centaine de mètres, et au fond de ce cul-de-sac où la nuit tombe, les aboiements commencent à venir de tous côtés. Nous ressortons de l'impasse, repassons devant nos amis garagistes de plein air et débarquons enfin à Montreuil par la rue de Rosny. S'ensuit une seconde course contre la montre, pour tenter de sauver notre réservation de 18 heures. Après 20 kilomètres de marche sur bitume et sol plat, nos hanches commencent à nous faire mal. « Il faut marcher souplement, tu vois. C'est comme de la danse, faut

9. Depuis fin 2003, par mesure de protection, plus de 8 hectares du site ont été classés par le ministère de l'Environnement au titre des « sites et du paysage » (décret du 16 décembre 2003, paru au *JO* le 23 décembre 2003).

essayer d'absorber les chocs par les muscles, pas par les articulations. »

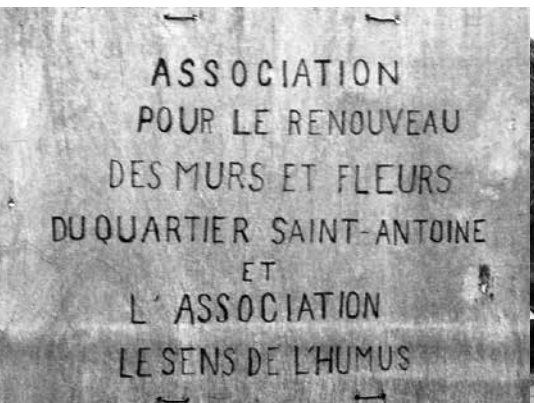
Après avoir traversé Montreuil comme des balles, nous arrivons finalement à l'hôtel Première Classe à presque 19 heures, et la chambre est toujours disponible. Ouf. Nous sommes accueillis par un couple de salariés de l'hôtel. C'est la fin du service de la demoiselle. Elle débriefe sur la façon dont s'est déroulée la journée à l'hôtel. Après avoir payé, ils nous donnent la carte électronique faisant office de clé. On essaie de glisser dans la conversation que nous avons marché toute la journée, que nous venons de Saint-Denis à pied, etc. Les deux esquissent un petit sourire, mais ne cherchent pas à en savoir plus. Quelques pas plus tard, dans le couloir :

— Ils s'en foutent les gens, tu crois pas ?

— Je me souviens à Marseille, les gamins des quartiers Nord, quand je leur avais dit que je venais du Vieux-Port à pied, ils m'avaient traité de fou ! « Oh, faut prendre le bus monsieur ! » ils m'avaient dit !

Nous montons à la chambre et je pose sur le lit de Baptiste l'exemplaire de *Zones* de Jean Rolin que je trimballe dans mon sac depuis le départ. « Tu vas voir, il se balade dans des coins craignos de la banlieue parisienne. Il prend pas mal les transports et tout. Après, il est pas trop dans l'échange, il fait plutôt le mec qui s'imagine des trucs en observant les passants. » Baptiste prend le livre et sort. « Je vais regarder ça, je te laisse la chambre, je vais aller lire dans le lobby en attendant. » Dans le lobby ! Allons bon. Baptiste n'a pas encore l'air familier de ce genre d'hôtel.

Je me glisse dans la cabine, ou plutôt, devrais-je dire, la capsule de douche. Dans ces hôtels, l'eau est toujours bien chaude et coule



à gros débit. Ils doivent avoir de très bons modèles de chauffe-eau. Baptiste revient au bout d'un quart d'heure. Je ne peux m'en empêcher :

— Alors, t'as trouvé le lobby ?

— Haha, très drôle. La fille m'a ouvert la salle des petits-déjeuners ! C'était parfait…

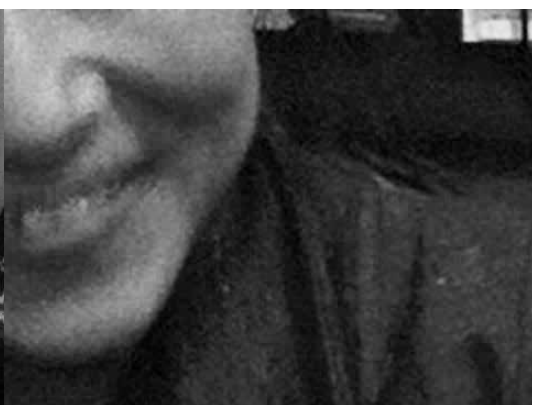
Il passe à son tour à la salle de bains. Nous nous préparons ensuite pour sortir car nous avons rendez-vous ce soir à la croix de Chavaux.

Y a pas de soucis mais la routine ne nous fait pas d'cadeaux
Ouais ça roupille, c'est l'acte 2 encore ces narvalos
Et moi j'vous dis, rien qu'ça bousille alors ne parle pas trop
Donc à tout prix faut qu'j'représente le son de Croix-de-Chavaux[10]

« Nique la Bac »

Nous avons rendez-vous avec Martine Chen, une prof d'histoire-géo du lycée Jean-Renoir, devant lequel nous sommes passés aujourd'hui à Bondy. Elle habite Les Lilas. Elle avait contacté Baptiste il y a quelques semaines pour emmener ses élèves sur le GR®2013, et comme on passait dans son secteur, on lui avait proposé de prendre un verre pour faire connaissance. Elle a fixé le rendez-vous dans la rue piétonne du vieux Montreuil, côté Croix-de-Chavaux. Le froid est bien tombé lorsqu'elle arrive à nous, et je frissonne dans mon K-Way. Nous nous saluons devant ce grand carrefour sombre et partons à la recherche d'un bar ou d'un restaurant. Après un essai infructueux dans un établissement désert (et cher !), nous optons pour un bar à tapas. Musique

10. Swift Guad, *CPCDMC*, 2010, piste 18.



cubaine, serveurs frisés brun foncé, éclairage dans les tons rouges et jaunes. Welcome to Montreuil !

Nous faisons enfin plus ample connaissance. Martine est d'origine chinoise. Elle est agrégée d'histoire-géo et chaque jour, elle prend le bus pour se rendre au travail. On lui raconte notre journée : les 4000, la dalle de Bobigny, le canal… Sur nos visages rosis par le froid se lisent des sourires un peu béats. On est dans un état proche de l'ébriété, fatigués par la marche. On a pleins d'images en tête, et on fait tout pour transmettre notre enthousiasme à Martine, mais nous nous demandons si elle n'est pas un peu sceptique ; et nous craignons d'être isolés dans notre délire.

On a peur de faire la révolution tout seuls.

Mais la discussion roule bien, il y a une vraie sympathie dans l'air. « Un jour, j'ai voulu faire un cours sur le thème de l'orientation avec des élèves de MGI, "Mission générale d'insertion", ce sont des élèves qui sont sortis du système scolaire. Je leur avais demandé de dessiner le quartier dans lequel ils habitaient. On a sorti des cartes IGN et tout, mais au bout de cinq minutes, c'était fini, y avait blocage. C'était impossible. Ils n'y arrivaient pas et certains commençaient vraiment à s'énerver. Je crois honnêtement que c'est le pire cours que j'aie jamais fait. Jamais entendu autant de "Nique la Bac ! Nique la BRI !" Ils étaient furax !… Par ailleurs, c'est comme quand tu fais une sortie à Paris avec des collégiens, les gamins ils ont peur. Ils sont comme perdus, enfin ils ont peur de se perdre. En fait, ils n'ont pas l'habitude de se retrouver dans des endroits qu'ils ne connaissent pas. » Alors on commence à imaginer de faire la révolution de Paris avec des gosses de quartier. Des ateliers géographiques sur le terrain pour

partager notre amour de la marche, des cartes et de l'orientation. On va garder ça dans un coin de notre tête.

À la suite de cette discussion, Baptiste et moi avons enrichi notre vocabulaire. « Nique la Bac » et « Nique la BRI » : ces deux expressions vont progressivement remplacer les points et les virgules de nos discussions de marcheur : « Attends, mais c'est pas par là, l'église ? Hé mais, nique la Bac, n'importe quoi ? Mais si, je te dis que c'est là-bas ! Nique la BRI ! »

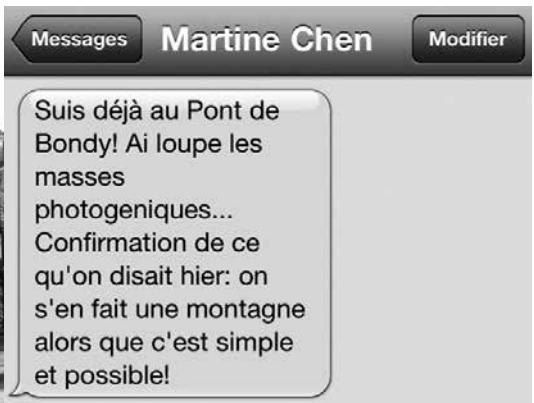
Les délicieuses tapas, les quelques bières, l'accent parigot de certains clients… « Dis-moi Baptiste, Montreuil, c'est un peu Paris non ? »

De Montreuil à Créteil
Samedi 16 février

Nous avons dormi comme des masses. La marche de la veille nous a plongés dans un sommeil sans rêve, et nous bondissons du lit à 8 heures pour cette nouvelle journée. Avant de partir, Baptiste reçoit un SMS de Martine, qui nous informe qu'elle doit se rendre à Bondy, mais qu'un incident sur le réseau RATP l'oblige à changer ses habitudes. Du coup, elle va s'y rendre à pied. « Tu es des nôtres Martine ! Tu es dans la révolution ! » lui répondons-nous.

Les « Buttes-Beaumonts »
Nous quittons l'hôtel aux alentours de 9 h 30. Amusant, cet hôtel. Flambant neuf, c'est le seul toit en pente du quartier, mais également le bâtiment le moins haut des alentours. Son style oscille entre le blockhaus pour le béton et le bâtiment agricole pour la tôle, le tout peint d'aplats blanc et gris (avec des touches jaune vif sur les angles et l'enseigne). Il semble avoir été déposé ici par les airs, d'un seul tenant. On trouve facilement le même modèle ailleurs en France, plutôt dans des zones commerciales périphériques. Et vu le prix du foncier dans les parages, que j'imagine assez élevé (on n'est finalement pas si loin de la porte de Bagnolet), difficile de comprendre ce qu'il fiche ici sous cette forme. En fait, cet hôtel donne l'impression d'être là temporairement, impression renforcée par les travaux tout à fait voisins.

Nous partons le ventre vide, avec l'intention de petit-déjeuner à Fontenay-sous-Bois, à une heure de marche environ. Nous



traversons Montreuil sous un soleil matinal et gravissons les marches qui bordent l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. En haut de l'escalier, à l'angle de la rue Marguerite-Yourcenar, un logo La Pêche peint à la bombe signale la présence de ce célèbre centre culturel de Montreuil. À ce moment, Baptiste reçoit un dernier SMS de Martine « On s'en fait une montagne alors que c'est simple et possible. La vie est drôle ! »

Avant d'atteindre le parc des Beaumonts, nous passons devant le cimetière de Montreuil, dont l'allée centrale, visible depuis la rue, est rigoureusement rectiligne. On dirait un bureau bien rangé. Le parc des Beaumonts est très humide, comme tous les parcs après les longs mois d'hiver. Il attend comme nous un soleil plus intense pour sécher ses allées et ses massifs.

Le parc est installé sur une butte. Nous suivons le chemin principal, qui grimpe vers le sommet. Dans la côte, des modules de musculation perfectionnés ont été installés. Je n'en avais jamais vu de ce type. J'imagine alors le catalogue que l'entrepreneur a remis à la ville et son discours : « Bon, m'sieur l'maire, y a les trucs en bois, c'est pas cher. Mais neuf fois sur dix, ça finit en petit bois pour les barbecues. Sinon y a ce modèle-là, c'est cher mais c'est costaud. Par contre, y a qu'un seul coloris, c'est jaune fluo. » Et l'élu, tout content d'avoir doté sa commune du dernier cri en matière d'équipement sportif.

Au sommet, nous trouvons une grande roselière ainsi qu'un petit monticule qui nous permet d'apprécier une vue à 360 degrés. L'air n'est pas totalement pur, mais nous parvenons tout de même à voir la tour Eiffel, la tour Montparnasse ainsi que les deux

grandes cheminées de l'incinérateur d'Ivry-sur-Seine[11] d'où émanent deux panaches de fumée identiques parfaitement verticaux.

Nous descendons par l'autre côté du parc, dans une clairière en pente. Entre les arbres nus, nous distinguons des toits. Un groupe de femmes entre 40 et 60 ans suit un cours de taï-chi face à leur professeur. Nous nous engageons alors dans une discussion sur Paris.

— Ça te fait pas penser aux Buttes-Chaumont, ce parc ?

— À fond ! Regarde : le parc des Beaumonts, c'est les Buttes-Chaumont ; Bobigny, c'est place des Fêtes ; Noisy-le-Sec, c'est Charonne. À chaque fois en plus grand, d'un siècle à l'autre, tu vois ce que je veux dire ? En fait, tout ça, c'est des quartiers d'une même mégaville, et pas des villes différentes.

On s'y lance à cœur joie. Je suis pas sûr d'avoir de quoi le prouver, mais je n'ai pas le sentiment de marcher à l'extérieur de quoi que ce soit. On n'est pas hors Paris, on est dans une partie de Paris, on le sent. On est au cœur d'une seule et même grande ville, un vaste système urbain où les frontières sont mentales. Bien sûr, cette ville n'est pas homogène, mais c'est ce qui fait sa richesse. Vus d'ici, les Parisiens intra-muros ont l'air enfermés dans un rond-point alors que la ville est immense, elle est là, sous nos yeux.

Made in Fontenay-sous-Bois

Nous sortons du parc des Beaumonts par le sud, rue des Quatre-Ruelles. En rejoignant l'autre côté de la rue, nous passons de la

11. L'incinérateur de Vitry-sur-Seine est une unité d'incinération de déchets gérée par le Syndicat intercommunal de traitement des ordures ménagères. Construit en 1969, il constitue un repère visuel important dans le paysage parisien, comme par exemple aussi la tour hertzienne TDF de Romainville.

commune de Montreuil à celle de Fontenay-sous-Bois, mais aussi du département de la Seine-Saint-Denis à celui du Val-de-Marne. La rue Gabriel-Péri nous cueille quelques mètres plus loin et nous met sans équivoque dans la direction du centre de Fontenay.

Au revoir, 9-3 ! Nous nous reverrons bientôt.

Nous descendons à travers des quartiers résidentiels, et plus nous descendons, plus le sentiment de standing augmente. La halle Roublot et la série de maisons qui lui font face constituent un ensemble harmonieux, bien retapé et plein de caractère. On aime bien faire l'éloge des endroits crasseux, mais je dois admettre qu'il existe des endroits propres qui ont malgré tout une âme ! En descendant ainsi, nous remarquons de nombreux bâtiments industriels. D'abord surpris, je me souviens que les villes riches du 19e siècle étaient avant tout des villes industrielles. Comme Lille, Bruxelles ou, pour ne pas la citer à nouveau, Charleroi. Une dame qui promène son chien râle en voyant le nouvel immeuble en construction :

— Regardez-moi ça, ils ont détruit un ancien hangar pour construire cette horreur devant chez moi !

— Ah, vous aimiez bien le hangar ?

— Ben oui, c'était quand même l'âme du lieu.

« Fontenay-sous-Bois, ville d'industrie », je m'attendais à tout sauf à ça. Pourtant, on y fabriquait des pianos et des parapluies. C'était pas de la grosse métallurgie, mais ça signifiait quand même des ouvriers, des contremaîtres, des patrons et des ateliers, bref, une culture industrielle.

Nous parlons à la dame et j'évoque le patrimoine Art nouveau de Nogent-sur-Marne, la commune voisine. Selon moi, il doit être plus ou moins en lien avec ce patrimoine industriel fontenaysien.

Fontenay, Nogent, elles ont vécu ça en même temps non ? Elle me répond « Mouais… Nogent ? Non, c'est sûr que Fontenay, c'est une jolie ville. » Je ris intérieurement. Y aurait-il une petite rivalité entre les deux communes ? Nous arrivons dans le centre de Fontenay-sous-Bois, où nous faisons étape pour le petit-déjeuner, place du Général-Leclerc. Le café a un look de pub avec des tonneaux noircis, du mobilier en gros bois avec des marques d'usure. La télé diffuse des clips de rap et de R'n'B. Les bars ne sont pas très nombreux dans le quartier, alors nous décidons que celui-ci sera le bon.

À l'approche de Nogent, la route se met à monter doucement jusqu'à une petite cité au pied de laquelle se trouvent des espaces verts et des parkings déserts. Derrière les immeubles, une ouverture caractéristique attire notre regard. Encore un fort ! Le fort de Nogent, au fronton duquel est inscrit en lettres capitales :

« LÉGION ÉTRANGÈRE ».

J'aime la manière dont ce fort est tapi derrière la petite cité, cette façon d'être là sans en faire des caisses. Comme ses copains de Saint-Denis ou de Noisy, il prend à notre passage des airs de vieux sage. En haut de ses épaisses murailles pousse une herbe bien verte. L'inscription gravée à l'angle sud-ouest indique qu'il s'agit du fort numéro 4, construit en 1842. « Dommage qu'on n'ait pas pu voir celui d'Aubervilliers, faudra y retourner ! »

Le Nogentais Palace

Nous ne faisons que descendre en nous dirigeant vers la Marne. Nous traversons l'ex-route nationale 34, une radiale historique de plus. Comprise dans le cadran francilien entre la nationale 3 et la nationale 4, elle a été numérotée 30 quelque chose : 34.

Toutes les routes nationales, y compris la N2, la N3, et d'autres que nous croiserons plus tard durant notre périple, se sont vues, suite à une loi de réforme, confiées par l'État aux départements. Ne pouvant plus vraiment s'appeler « routes nationales », elles sont devenues tantôt de simples routes départementales (RD), tantôt des routes nationales d'intérêt local (Rnil). Ainsi notre RN34 qui filait jusqu'à Coulommiers puis se jetait dans la N3 à Esternay se nomme aujourd'hui RD120, Rnil 34, ou RD934 selon le département dans lequel elle se trouve. Seuls quelques groupes de motards, et autres amateurs de vieilles voitures pour qui autoroute rime avec ennui, ressuscitent ces vieilles nationales le temps d'un dimanche ensoleillé.

Une fois passé cette bien large ex-RN34 (qui se nomme en cet endroit boulevard de Strasbourg), la descente vers Nogent-sur-Marne s'accélère. Nous devinons au loin une animation. Des étals multicolores débordent allègrement des halles municipales. Bienvenue au marché de Nogent. Ce marché est différent de celui de Saint-Denis ou de Bobigny. C'est un marché de plus haut standing. On y trouve des produits bio, de beaux poissons, de la viande de qualité supérieure. Il a un peu l'aspect d'un marché type, que l'on retrouve dessiné dans les manuels linguistiques pour apprendre les noms des fruits et légumes. Le boucher par exemple a un étal très bien tenu. Il rassemble notamment de très beaux spécimens de volailles : poulets fermiers, pintades et pintadeaux, cailles, et j'en passe. À l'extérieur, une rangée de manteaux de fourrure sont alignés dans la rue sur une tringle à roulettes comme des tee-shirts à 3 euros, ils attendent dans la brise ensoleillée de potentiels acheteurs.

Il est seulement 11 heures, et pourtant, une petite faim se fait sentir. Nous achetons deux bananes, puis descendons vers le cinéma Royal-Palace, que l'on nommait jadis le Nogentais Palace. Il date des années 1920, comme en témoigne sa façade. Et chose incroyable, alors que les piscines sont devenues des musées, que les hôtels sont devenus des magasins, le cinéma de Nogent des années 1920 est toujours un cinéma en 2013. Sans doute l'un des plus vieux de France !

En face du cinéma, une rue pentue rectiligne accueille parmi les plus beaux spécimens de villas Art nouveau de toute la région parisienne. Une poignée d'architectes se sont partagé le marché de l'époque : Nachbaur et ses fils, Guimart et Tissoire en tête. Ils avaient trouvé un style qui plaisait à la bourgeoisie parisiano-nogentaise de la période fin 19e, début 20e. Un Art nouveau plutôt sobre, avec des façades en meulière et les petits détails habituels autour des portes et fenêtres. Rien à voir avec le faste de l'Art nouveau bruxellois, celui de cette bourgeoisie montante, progressiste et décomplexée qui avait trouvé dans l'architecture un moyen de se démarquer des chrétiens conservateurs. À Nogent, cette bourgeoisie n'avait visiblement qu'à moitié envie de se démarquer, ou en tout cas, souhaitait faire cela discrètement. Assez français probablement. Le charme à la française n'a-t-il pas à voir avec cette crainte de la vulgarité ?

La ville entière en réalité est truffée de villas et d'immeuble Art nouveau. Nous n'irons pas toutes les dénicher, mais apprécierons les quelques exemples croisés sur le chemin. En bas de la rue, la D120 (qu'il vaut mieux nommer ainsi puisqu'elle change de nom tous les 100 mètres) nous offre une belle perspective, de surplomb,

en direction d'un vieux pont ferroviaire à arcades sur lequel passe le RER E avant d'enjamber la Marne. En remontant vers l'ouest, l'angle d'un parc monté sur des murs de renfort nous offre une jolie scène. Sous une petite tente ronde faisant office de kiosque, un groupe plaisante autour de bouteilles de vin blanc, profitant avec une insouciance presque ostentatoire de ce soleil de février. Plus haut dans la rue, un portail marque l'entrée de ce domaine verdoyant.

Val de Beauté

En longeant ce domaine par la rue Agnès-Sorel, nous tombons sur un petit village communautaire, la cité d'artistes Guy-Loë. Au fronton du premier bâtiment, une grande plaque indique les noms des artistes qui y logent et leur qualité (peintre, sculpteur, calligraphe, plasticien, etc.). Baptiste prend une photo de la plaque pour mémoire. Sans prévenir, une femme d'une cinquantaine d'années surgit derrière nous et commence à nous hurler dessus. Elle habite dans la cité et affirme qu'elle ne veut pas que des gens prennent cette plaque en photo.

— Je ne veux pas mon nom sur votre téléphone, c'est la vie privée des gens qui travaillent ici ! Effacez ça tout de suite !

— Mmmh… d'accord, je comprends. Je ne suis pas sûr d'être d'accord avec vous, mais je comprends.

Baptiste est un vrai diplomate. Lui et moi ne nous connaissons pas beaucoup et je n'ose peut-être pas encore réagir spontanément, mais je dois avouer que cette bonne femme m'a mis hors de moi ! Comment lui faire comprendre que cette plaque donne sur la rue et que, par conséquent, elle s'offre au regard des passants ? Libre à elle d'enlever son nom si elle le désire bon sang ! Je ne lui

dirai rien finalement, mais j'aurais dû, car je vais pester dans ma barbe pendant un bon moment. Avant de partir, nous décidons de nous aventurer plus loin dans ce drôle de village. Nous tombons sur un monsieur qui sort son vélo de son garage.

— Bonjour monsieur, est-ce que vous savez si on peut traverser par là ?

— Heu… ouais.

— Merci, au revoir !

Plus bas, dans cette même rue qui à notre gauche est toujours bordée par l'immense domaine boisé de la Maison d'art, un éditeur s'est installé et, idée originale, a affiché sur son mur extérieur les couvertures de ses dernières publications. Ces mystérieuses Éditions de Chine qui proposent des titres comme *Le Mobilier chinois*, *Le Thé chinois*, ou encore *Les Sciences et technologies en Chine* et *L'Éducation en Chine* sont curieusement introuvables sur Internet.

En bas de cette rue, nous rejoignons une longue rue : l'avenue du Val-de-Beauté. Nous sommes à présent en contrebas, et comme cette rue n'est bordée que de maisons basses, nous jouissons d'une vue sur ces maisons et immeubles qui eux-mêmes regardent vers la Marne. Au bout de la rue, un monsieur d'une soixantaine d'années patiente au feu rouge au volant d'une voiture de sport rouge de collection.

Les Coptes de Nogent

Au-dessus de nous, le pavillon Baltard est déjà visible tant la végétation d'hiver ne cache rien. Avant de nous y rendre, Baptiste entre dans une église surprenante. Elle a la forme d'un grand toit

sans mur, et ses matériaux sont tout sauf nobles : planches de bois, Placoplâtre, cloisons en tôle plastique ondulée. Les portes sont en bois vernis, très simples. À l'intérieur, une forte odeur d'encens se fait sentir dans l'air opaque. Je rejoins Baptiste après quelques minutes et le retrouve en pleine discussion avec Lylia, une habituée des lieux. C'est une église copte – les Coptes étant une minorité chrétienne d'Égypte aussi ancienne que le christianisme. Beaucoup sont venus en France récemment, suite à des persécutions dont ils sont victimes au Caire et à Alexandrie principalement.

Plus nous discutons, plus je m'imprègne du lieu. La lumière est douce, diffusée par les plaques opaques de plastique ondulé. Celles-ci laissent filtrer la lumière mais ne permettent pas de voir ce qu'il y a dehors. On est ainsi baigné dans une lumière naturelle, tout en étant coupé du monde.

Lylia nous demande ce que nous faisons. Nous lui expliquons que nous marchons et elle nous confie qu'elle aussi aime marcher en ville. Parfois des heures durant. « Je pars de chez moi, à Montgallet, à l'aube, juste avec une bouteille d'eau, et je marche tout droit, tout droit, vers Vincennes et au-delà, pendant des heures. Et je viens jusqu'ici. Et je prie en chemin, avec tout mon corps. Parfois, j'en ai assez de prier avec ma tête, alors je marche, pour prier avec tout mon corps. » Nous plaisantons sur nos prénoms et notre qualité de marcheurs, qui nous font ressembler à des pèlerins-prophètes-évangélistes.

— Moi c'est Baptiste, lui, c'est Paul.… Il nous manque juste un Jésus !

— Non non, Il est là, nous répond Lylia, une main sur le cœur.

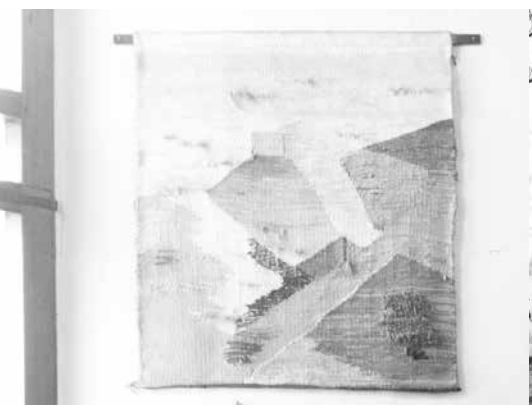
À l'extérieur de l'église, nous discutons avec un autre Copte qui nous parle dans un français balbutiant des raisons de son exil en France. Cela ne fait pas longtemps qu'il est ici. Baptiste a des notions d'arabe (là, c'est moi qui suis bluffé) et, après qu'il a prononcé quelques mots, notre ami embraye à son tour en arabe. Cela n'améliore pas ma compréhension, mais il a l'air tellement content de nous parler que nous ne pouvons le stopper. Pendant qu'il parle, j'observe le garçon d'une dizaine d'années et les deux petites filles qui jouent au ballon sur le parterre de cailloux, devant l'église.

Au bout d'une demi-heure, nous profitons d'une petite pause du monsieur : « Mmh… merci, merci beaucoup. On va devoir partir ! » Nous nous saluons avec beaucoup de chaleur, puis reprenons notre route en direction du pavillon Baltard. « C'est fou ce qu'ils étaient sympas, je savais même pas qu'il y avait une communauté copte à Paris, enfin à Nogent », dis-je à Baptiste. Depuis hier, on a quand même croisé des sikhs à La Courneuve, des salafistes et des Indiens chrétiens à Bobigny, et maintenant des Coptes à Nogent. Pas mal en à peine deux jours !

Ce coup-ci, c'est Baptiste qui part dans une théorie selon laquelle la petite couronne serait plus spirituelle que Paris, parce que plus pauvre, plus populaire et moins chrétienne, donc moins déchristianisée. Du coup, notre voyage serait vraiment un pèlerinage, un pèlerinage omniconfessionnel à travers le Paris spirituel. On verra si la théorie tient sur l'ensemble de la boucle.

Le Dormeur de la Marne

Nous grimpons jusqu'à la grille qui entoure le pavillon Baltard et devant lequel une plaque explique l'histoire du lieu : en 1969,



les halles de Paris, qui étaient situées au même endroit depuis l'an 1000, sont transférées à Rungis. Elles étaient composées de huit pavillons, dont un, le pavillon « Œufs et Volailles » qui a été démonté et remonté ici en 1977. Baltard, c'est le nom de l'architecte des Halles. Aujourd'hui c'est un lieu de choix pour l'organisation de manifestations en tout genre : salons, spectacles, concerts, et même émissions télé. C'est ici par exemple qu'étaient tournées les émissions de « La Nouvelle Star » jusqu'en 2012, dans l'ancien pavillon œufs et volailles !

Dans la continuité du parvis qui fait face au pavillon Baltard, une voie mène à l'arrière d'immeubles de standing. Les appartements qui s'y logent doivent avoir une jolie vue sur la vallée de la Marne, juste en contrebas. Nous croisons en chemin quelques joggeurs plus ou moins aguerris, style CSP ++. Au bout des immeubles, un escalier descend vers la Marne. Sur un palier intermédiaire, deux joggeurs prennent une pause, essoufflés, assis sur un banc : « … et Cathy de la compta (souffle souffle…) je lui ai dit (souffle souffle…) de se mêler de ce qui la regarde, ni plus ni moins !… »

En bas des escaliers, une large allée plantée se termine par un petit kiosque blanc et vert clair sous lequel se trouvent quatre chaises de jardin, face à la Marne. Nous allons dès à présent suivre cette voie d'eau sur 2 kilomètres. Me vient en tête cette citation de Stevenson que je partage avec mon compagnon : « Outre une bonne épouse, un bon livre, du tabac, rien n'est sur terre aussi agréable qu'une rivière[12]. » Rien n'est plus vrai en cet instant, et

12. Robert Louis Stevenson, *En canoë sur les rivières du Nord*, Babel, 2005 (*An Inland Voyage*, 1878).

plus encore que la veille au canal de l'Ourcq, je me sens envahi d'une joie simple.

La rivière est en crue et un grand nombre d'arbres ont les pieds dans l'eau. Les escaliers et petites rampes qui, en temps normal, permettent de descendre jusqu'au bord de l'eau pour embarquer ne dépassent que de très peu. Sur l'une de ces rampes, nous distinguons un dormeur. Il est allongé sous un saule dont les branches dessinent sur lui et ses bagages de fins rais d'ombre. On dirait un tableau. *Le Dormeur de la Marne* ou *Le Clochard du val de Beauté*.

Sur le chemin, nous passons devant des salles de restaurant totalement vides, situées entre la route et le bord de l'eau. Peut-être ne sont-elles utilisées qu'en été. Ainsi les voici, les guinguettes de la Marne ?

Ragoût slave à Joinville

Côté terre se succèdent belles villas et garages à bateaux. Arrivés sur le territoire de la commune de Joinville-le-Pont, qui succède à Nogent-sur-Marne, nous nous trouvons face à un grand bâtiment de béton style années 1950 sur lequel est écrit en grosses lettres :

« AVIRON DE JOINVILLE ».

Juste avant lui, une maison rouge dénommée « À l'horloge », flanquée de deux grands garages à bateaux, témoigne également de la relation ancienne entre la ville et le canoë, l'aviron et ses dérivés.

Le long du quai de la Marne, nous glissons bientôt sous l'autoroute A4 (ou autoroute de l'Est). Nous sommes déjà passés sous plusieurs grands ponts, surtout hier, mais celui-ci est sans doute

le plus beau de tous. L'autoroute A4 à cet endroit-là se remet tout juste d'un virage plutôt serré pris le long du bois de Vincennes et en garde encore une faible courbure, légère et élégante. L'ensemble massif (et son inévitable jus de route) repose sur de gros piliers torsadés qui, par un subtil travail sur le coffrage, évoquent de soyeuses jupes plissées. Pendant que nous peaufinons nos métaphores, un homme portant un sac plastique grimpe discrètement la pente dallée pour retrouver son campement logé sous le viaduc.

Le soleil se reflète sur l'eau, et le dessous du pont est éclairé d'une douce lumière verdâtre. À côté du pont, des grilles sont disposées en travers du courant et retiennent tout un tas de déchets. Sur ce drôle de barrage, un cormoran déploie ses ailes en restant sur place, pour les sécher.

Il est presque 14 heures et la banane de Fontenay est loin maintenant. Nous visions le centre de Saint-Maur-des-Fossés pour un déjeuner tardif, mais une occasion se présente plus tôt que prévu. En face de l'île Fanac, un restaurant tout de guingois nous fait de l'œil. Nous entrons dans la cour et demandons s'il est possible de manger. Un groupe de vieux russophones avec des souliers vernis et des montres en or se tient debout, comme sur le point de partir, et nous confirme que oui, nous pouvons manger si nous le désirons. Difficile de savoir s'ils sont de la maison ou si ce sont juste de bons clients. Le patron, qui est en fait arménien, sort de la maison et nous installe à une table sous la véranda. À côté de moi, une caisse de carton porte des traces de crottes de poule. Le patron enlève la caisse et prend la commande : « Je vous fais une assiette avec du veau et des légumes, ça vous va ? » Nous ne de-

mandons pas mieux. Nous sommes servis quelques minutes plus tard, et même si le plat n'est pas assez chaud, il est très bon. Les Russes sont toujours là et discutent sans se soucier de nous, autour de leurs tasses de café vides. Puis le groupe finit par s'étirer, et se disloque. À la fin, il ne reste plus qu'un petit vieux qui sourit tout seul. Puis lui aussi se décide à se lever, rejoignant le reste du groupe qui n'en finit plus de partir.

Vient le moment de payer. « Excusez-nous, vous prenez la carte bleue ? Ouf, on a eu peur, parce qu'on n'avait pas de liquide. » Le patron penche la tête en nous regardant et nous rétorque avec un petit sourire, en roulant légèrement les R : « Eh ben la prochaine fois, faut venir avec du liquide… comme ça, tu auras pas besoin d'avoir peur… » Il avait l'air de dire : « Bon, vous avez l'air de deux branleurs, mais ça va, je vous aime bien. » Après quoi nous nous sommes mis à discuter de choses et d'autres.

« … On fait ça parce qu'on s'est rendu compte qu'il se passait toujours quelque chose lorsqu'on allait quelque part. C'est pour ça qu'on se promène ainsi. » À ces mots, le patron nous raconte l'histoire de l'une de ses tantes dont la maison avait brûlé alors qu'elle avait 80 ans passés. Elle avoua quelques années plus tard que c'était elle qui avait mis le feu, « pour qu'il se passe quelque chose, et que l'on ait quelque chose à raconter sur elle quand elle serait morte ». Nous rions de bon cœur à cette histoire.

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons seuls dans la véranda et décidons de lever le camp. Il n'y a plus personne. Nous sortons dans la cour et cherchons des yeux quelqu'un à qui dire au revoir. Le patron surgit sur un balcon-terrasse avec un de ses chiens et nous salue.

Après ce bon repas, la reprise est difficile. Les chaises étaient confortables, et maintenant mes jambes me font un peu mal. Nous passons sous le pont de Joinville, dont l'architecture évoque une cage thoracique mécanique. Mais à côté du pont de l'A4 et ses piliers de béton plissés, difficile de rivaliser.

Depuis notre quai de halage, nous voyons très bien l'arrière de l'hôtel de ville de Joinville-le-Pont, un empilement de gros parallélépipèdes avec de grandes baies vitrées. Comme beaucoup de communes d'Île-de-France, Joinville-le-Pont s'est offert un nouvel hôtel de ville dans les années 1960-1970. De nombreuses villes françaises de première couronne firent la même chose à la même époque, souvent parce que leur démographie explosive avait décuplé les personnels des services communaux. On trouve alors souvent dans l'ancienne mairie, lorsque celle-ci n'a pas été démolie, une autre activité : le conservatoire municipal de musique par exemple, ou la bibliothèque. À Joinville-le-Pont, elle a tout simplement été démolie.

Notre chemin de bord de Marne esquisse un écart. C'est dû à la présence d'un ouvrage d'art, le barrage marquant la sortie du tunnel-canal de Saint-Maur, un petit raccourci fluvial qui permet depuis 1821 aux péniches d'éviter les 13 kilomètres de cette boucle de la Marne. Nous nous préparons également à couper à travers Saint-Maur, délaissant un moment la Marne que nous retrouverons de l'autre côté.

Saint-Maur presqu'île

Nous tournons bientôt pour grimper en direction de l'abbaye de Saint-Maur, dont il ne reste que des ruines constituant le décor d'un petit parc urbain. Nous traversons le domaine en ligne droite et grimpons le talus qui nous fait face. Nous arrivons ainsi sur la terrasse de Saint-Maur, lieu privilégié pour la pratique de la pétanque. Nous décidons de prendre un café dans le PMU du petit centre-ville. La clientèle y est surtout composée de jeunes hommes qui parlent fort et qui blaguent avec le serveur et la serveuse, asiatiques tous les deux. Après la paix des bords de Marne, ce café nous paraît bien bruyant. La pause sera courte. Un stop à la pâtisserie qui fait face à l'église Saint-Nicolas et nous repartons.

La descente s'amorce franchement dès la place de l'église. Nous passons à côté d'un grand dépôt de bus RATP, puis sous un grand pont ferroviaire à arcades au-dessus duquel passe la branche du RER A vers Boissy-Saint-Léger. Nous remarquons une affiche pour une pièce de théâtre intitulée *C'est la faute à Le Corbusier, comédie urbaine*, allusion au génial théoricien de l'habitat communautaire dans le béton.

La marche se poursuit à travers Saint-Maur jusqu'à la passerelle piétonne qui enjambe la Seine – mais non, que dis-je ? la Marne, encore la Marne, elle qui encercle la « presqu'île de Saint-Maur ». Sur la passerelle, nous croisons une bande d'adolescents. « Mais regardez ça quoi… c'est moche… mais c'est moche ! » s'écrie l'un d'entre eux en désignant les immeubles qui bordent la Marne. Intérieurement, je me révolte. « Mais non, c'est pas moche, regarde cette Marne comme elle est jolie. Et tous ces arbres, ces péniches ? » Est-ce parce que je n'ai que l'œil du premier jour ?

C'est à nouveau Stevenson qui vient à ma rescousse : « Le monde apparaît triste aux personnes tristes ! »

Nous nous arrêtons au milieu du pont pour déguster nos pâtisseries puis reprenons notre marche. Cette passerelle en béton a le design d'une piscine municipale des années 1960. De l'autre côté de la rive, nous entrons sur le territoire communal de Créteil, notre ville d'arrivée.

Créteil campagne

Nous remontons la Marne par le quai de halage en direction des différentes îles fluviales de Créteil. Un petit bras de la Marne vient en effet encercler un bout de terre, créant trois îles : l'île de la Gruyère (la plus petite), l'île Brise-Pain et l'île Sainte-Catherine, tout au sud. Nous rejoignons l'île de la Gruyère grâce à une écluse à l'ancienne qui nous sert de pont, puis l'île Brise-Pain, juste derrière.

La pointe nord de cette île est comme un grand terrain vierge. Pourtant, nous remarquons quelque chose : le terrain est couvert de trous et de bosses réalisés au tractopelle. Baptiste a déjà vu ça à Marseille. C'est une technique pour empêcher les populations nomades d'installer leurs campements. Ce terrain massacré donne l'impression d'avoir été ravagé par des taupes géantes, des taupes de 500 kilos, avec des griffes d'acier. Maintenant, ce serait trop pénible de tout reboucher, et puis de toute façon, le message est clair. Seule une cabane est installée, sur la gauche quand on arrive sur l'île, avec sa petite cheminée fumante. À la pointe de l'île, son habitant pêche tranquillement. À côté de lui fume un barbecue. Nous traversons l'île jusqu'à la berge opposée. Nous croisons le chemin de deux femmes et d'un enfant. Ils passent de trou en

trou et ramassent des morceaux de bois. Sans doute habitent-ils avec le pêcheur du bout de l'île.

De l'autre côté de la Marne (sur le territoire de Saint-Maur-des-Fossés), des tours d'immeuble de quinze étages se dressent fièrement. Au pied de ces immenses tours, il reste une minuscule maison en meulière, si petite que nous ne l'avions pas vue au départ. « Non, je ne partirai pas », semble-t-elle dire. La vision paraît irréelle, on dirait un montage photographique. Des enfants nous font des signes depuis l'autre rive.

Nous empruntons ensuite une promenade aménagée au bord d'un petit bras de la Marne. Verdoyant, bucolique, l'endroit doit être très prisé pour les balades d'après-repas. Au bout de la promenade, un grand panneau évoque le temps passé, le temps auquel on menait ici les troupeaux pour s'abreuver. Voyager dans l'espace, c'est aussi voyager dans le temps. Nous n'imaginions pas sentir le passé rural de Créteil de façon aussi palpable. Cet après-midi, de grands cygnes prennent la pose devant les marcheurs, conservant leur petit air menaçant. Ils ne seraient pas contre l'idée de pincer un enfant ou deux au derrière avant le coucher du soleil.

Nous quittons à présent définitivement la Marne et remontons vers le vieux Créteil. L'église Saint-Christophe, tout d'abord, puis la rue piétonne avec ses magasins. C'est la dernière rue témoin du Créteil d'antan. L'endroit est agréable, on est dans un village. À ce moment-là, j'appelle mon père pour lui demander l'adresse à laquelle il habitait avec ses parents. « C'est la cité du Mont-Mesly, impasse des Noyers. » Le téléphone de Baptiste trouve l'adresse facilement. Nous y serons dans quelques instants. Avant cela, nous suivons l'interminable rue de Brie et sa suite de maisons et de garages.

La butte du mont Mesly a été urbanisée selon un grand plan d'ensemble vers la fin des années 1950 et finit par accueillir plus de 6 000 logements. C'est l'archétype de la cité-dortoir. Peu d'emploi dans les environs, des allées plantées, de l'espace, des parkings. L'immeuble de mon père, contrairement à ses voisins blanc et beige, a été repeint il y a peu. Certains balcons ont été peints en rose, d'autres en mauve. D'autres parties de la façade sont en revanche peintes en ocre. Le Mont-Mesly a l'air une cité populaire calme, un quartier tranquille.

Quand mon père et ses parents se sont installés ici en 1960, ils étaient les premiers locataires de leur appartement. Autour, c'était les champs, les vaches et les montagnes d'ordures : celles de Paris. Pendant les premières années, me dit-il, il n'y avait pas de commerce, seulement une espèce d'épicerie installée dans une cabane de chantier qui fournissait les produits de base. (Maintenant, je comprends mieux pourquoi il aime tant les grandes surfaces.) « Les immeubles, ils étaient plutôt bien, ils étaient tout neufs. Mais ceux qui allaient habiter là-bas, c'était un peu les cas sociaux quand même. »

En descendant vers le centre de la ville nouvelle, la première chose que l'on voit est le fronton vitré du centre commercial Créteil Soleil. En descendant vers lui, nous croisons de plus en plus de monde. Pour accéder au centre commercial, on emprunte une passerelle piétonne couverte. L'escalier d'accès est décoré de carrelages multicolores. Cette passerelle enjambe une deux fois deux voies et la ligne 8 du métro, qui a ici son terminus. Elle est parcourue en tous sens par une foule bigarrée qui veut soit entrer, soit sortir du métro ou du centre commercial. On se bouscule, on se pousse : pas de doute, on est bien à Paris.

Créteil Soleil

Le centre Créteil Soleil est l'un des plus anciens et des plus grands centres commerciaux de la région parisienne. Au cœur du bâtiment, un atrium permet à la lumière naturelle d'entrer et d'éclairer les différents étages. Deux ballons gonflés à l'hélium, dont l'un à l'effigie de Dora l'exploratrice, sont piégés dans la vilaine coupole vitrée. En dessous, une garderie/jardin d'enfants et sa moquette verte permettent aux parents de s'offrir un moment de liberté dans la galerie marchande. Tout ça est complètement décalé après une journée de plein air, mais nous nous arrêtons un instant, et ce n'est pas désagréable quand on est tout le temps dehors d'être enfin un peu à l'intérieur.

Nous traversons le centre commercial et ressortons du côté du lac. Nous sommes à présent sur la dalle, et après quelques pas, nous voici devant la tour de la mairie de Créteil, un bâtiment circulaire à la Derrick, avec ses vitres fumées marron. Vraiment, dommage qu'il ne tourne pas sur lui-même ! Aux pieds de la mairie, l'espace est approprié par une dizaine de skateurs. Ils font du flat, des figures à même le sol.

Trois jeunes filles sont assises face au lac. Nous leur demandons s'il y a une station de métro là-bas vers la fac. « Oui, et heureusement parce que les étudiants ils feraient comment sinon ? » nous répond l'une d'entre elles en souriant. Elle est à croquer.

Nous continuons le long du lac. Quelques jeunes couples sont assis sur les bancs dans des positions inconfortables. Devant nous, trois garçons accompagnés d'une fille essaient d'atteindre un cygne avec des pierres. « Vas-y shoote-le ! » Lorsque l'un d'eux y arrive finalement, ils rient d'un air gêné et décident de simplement marcher.

Nous passons devant l'hôtel du département du Val-de-Marne, puis rejoignons un espace réservé aux piétons au milieu de six grandes tours de logements. Un nombre incalculable d'enfants jouent librement. Beaucoup portent des kippas ou ont les yeux bridés. Quelle impression agréable se dégage de cette paisible scène de vie quotidienne !

Les Choux ne sont plus très loin maintenant. Pour les atteindre, il nous suffit de traverser la route de Choisy par une passerelle de béton. Depuis celle-ci, nous apercevons la grande mosquée de Créteil et son grand parking tout neuf. Ouverte en 2008, c'est l'une des plus grandes mosquées de France : une salle de prière de 2 000 places, une bibliothèque, un hammam et un salon de thé.

De l'autre côté commence le quartier des Choux. Un panneau didactique apporte des renseignements au visiteur sur ces drôles de tours. Le plan de masse d'un appartement type y est même représenté. Curieux, ces balcons moulés en béton ! Ça donne envie de visiter un appartement pour voir comment on se sent là-dedans. Un parcours patrimonial oriente le visiteur de tour en tour, de panneau en panneau. Nous nous y raccrochons jusqu'au palais de justice. Il donne son nom au quartier, car on dit quartier du Palais et non quartier des Choux. Il a des airs de cathédrale, ce palais, une cathédrale futuriste démesurée. La façade noire vous regarde comme un coupable. « Pfff, quand t'es convoqué ici, franchement tu dois pas faire le fier. » Le terrain est désert autour du palais, ce qui lui donne un air plus sévère encore.

Nous traversons ensuite le quartier universitaire. Un samedi soir, les étudiants sont partout sauf ici. Pas étonnant que nous ne croisions personne. Notre-Dame de Créteil est en cours de répa-

ration pour désamiantage. Dommage, j'étais bien curieux de voir à quoi elle ressemblait de l'intérieur. Il faudra revenir.

Nous retrouvons notre chemin vers la station de métro grâce à l'aide d'une petite mamie bien alerte avec qui nous faisons un bout de chemin. Encore une randonneuse ! Elle retourne chez elle à Villeneuve-Saint-Georges après avoir rendu visite à une amie dans le quartier des Choux. Elle connaît si bien le réseau RATP qu'il ne lui faut pas cinq secondes pour nous expliquer comment aller d'ici à la gare de Lyon.

Vers la tour de l'Horloge

Dans le métro du retour, Baptiste et moi sommes comme ivres, plus encore que la veille. Les images défilent : le fort de l'Est, les 4000, Bobigny, le canal, les bords de Marne, les pêchers de Montreuil, les Coptes de Nogent… Nous avons le sentiment que ça fonctionne, et qu'on en veut encore. On était déjà excités en partant, mais maintenant, on en veut plus. On a trouvé un mode d'emploi pour découvrir tous ces coins. Il nous reste encore des centaines de kilomètres carrés à explorer !

Hier midi, nous ne nous connaissions à peine. Après avoir marché deux jours côte à côte, c'est comme si on avait voyagé une semaine. Dans le petit resto en face de la gare de Lyon, nous fixons tout de suite la date de la prochaine balade. Elle aura lieu un mois plus tard, exactement.